

Les États hawsa

D. Laya

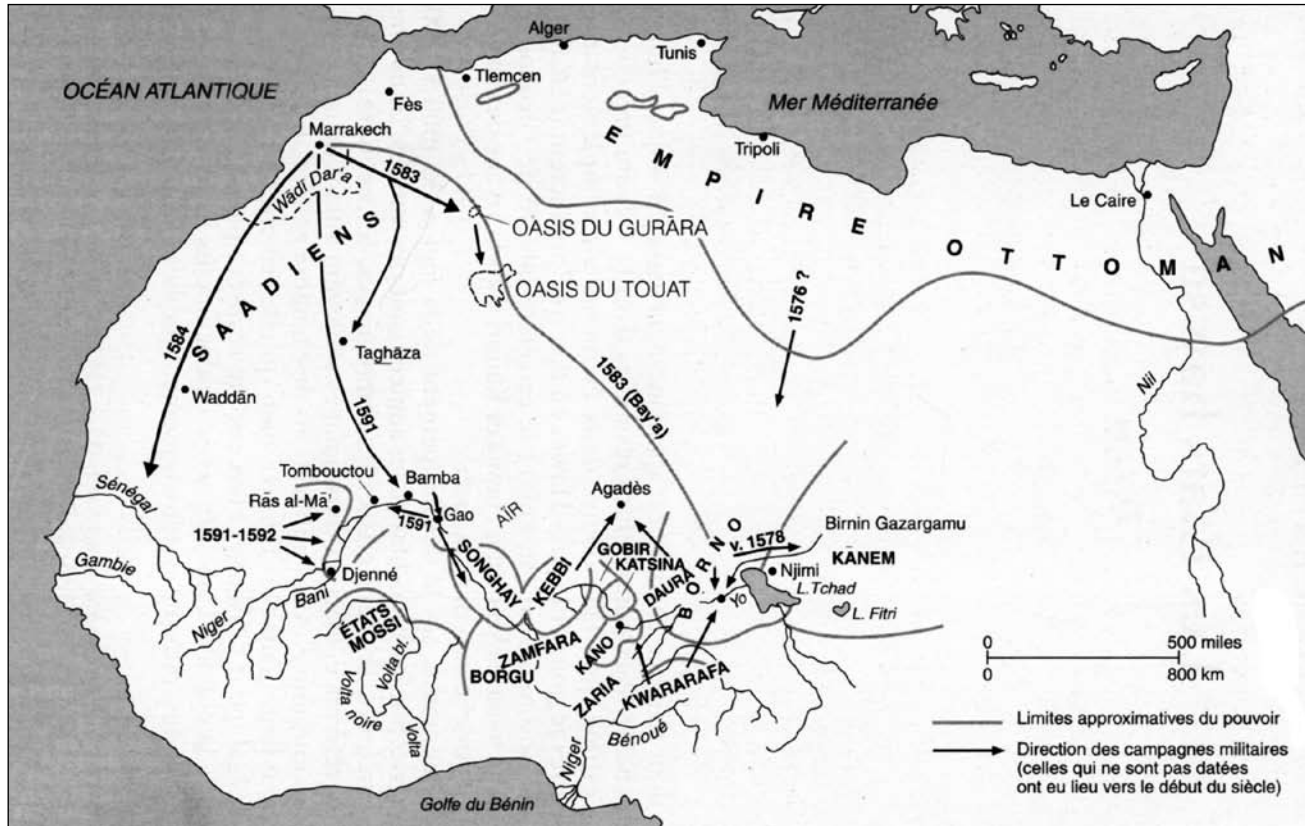
La région dont traite ce chapitre est spontanément associée, aujourd'hui, à l'idée de richesse. Aux potentialités résumées dans le volume précédent, un auteur estime qu'il faut ajouter deux éléments: la complémentarité entre les autres régions et le pays Hawsa en tant que producteur (céréales, cuir, fer) et consommateur (or, kola); le caractère intégré de l'économie ouest-africaine avec les Wangara, Hawsa et Kanuri dans la savane, les Fante, Bini, Ijaw et Arochukwu dans la forêt¹.

La documentation sur le développement de la région de 1500 à 1800 est très inégale. Sur les États hawsa, les sources sont très variées. Dans une première catégorie, on peut classer les témoignages, les enquêtes et les ouvrages de référence, mais les témoignages soulèvent autant de contestations que les enquêtes². À ces publications de caractère général, facilement accessibles, il faut ajouter les thèses: bien qu'elles soient de niveau académique inégal, pour l'essentiel elles ont été réalisées par des chercheurs appartenant à la région³. Une autre série de documents est constituée par les comptes rendus, presque systématiquement publiés, de séminaires orga-

1. UNESCO, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. IV, p. 324-325; M. Adamu (dir. publ.) s. d.c.

2. J. Tilho, 1911; Y. F. Urvoy, 1936; J. Léon l'Africain, 1956; al-Sa'dī, 1964; E. Séré de Rivières, 1965; B. Hama, 1966; H. E. S. Fisher, 1975 et 1977; J. F. A. Ajayi et M. Crowder 1971, 2^e éd., 1976; J. Ki-Zerbo, 1978; T. H. Hodgkin, 1979; O. Ikime, 1980; M. Ka'ti, 1913-1914; M. Hiskett, 1984.

3. B. Hama, 1966, 1967a et 1967b; M. Adamu, 1968; M. B. Alkali, 1969; M. H. Piault, 1970; A. Salifou, 1971; G. Nicolas, 1975; D. M. Hamani, 1975; N. Echard, 1975, p. 34-97; M. Karimou, 1977; G. Na-Dama, 1977; M. Adamu, 1978; Y. B. Usman, 1981; M. Saley, 1982.



16.1. L'Afrique du Nord et le Soudan central en 1600.

[Source : d'après J. F. A. Ajayi et M. Crowder, 1976, vol. I, p. 286. Carte adaptée avec l'aimable autorisation de Longman Group UK Ltd.]

nisés régulièrement, auxquels participent des spécialistes venant de divers pays et qui traitent notamment de l'histoire et de l'archéologie⁴. Enfin, le point de vue des intéressés⁵ est exposé dans des documents publiés en anglais ou en hawsa. En ce qui concerne la *Chronique de Kano* par exemple, la version anglaise, éditée il y a très longtemps, est corrigée par la version hawsa, laquelle comporte encore des erreurs d'interprétation du texte original et des fautes d'impression. Une réédition de toutes ces sources dans les délais les plus brefs est souhaitable. Mais les débats qu'elles suscitent en soulignent la qualité exceptionnelle. C'est là une preuve de la vitalité et de la rigueur de la recherche en cours : la permanente remise en question constitue la garantie que les insuffisances actuelles seront progressivement corrigées.

On trouve des informations indirectes sur le Nupe et le Kwararafa dans quelques-unes des publications citées plus haut. Sur le Borgu, il est actuellement difficile de donner des éléments nouveaux, en attendant la publication de la thèse de feu Musa Idrīs⁶.

L'état de la documentation impose un traitement partial des diverses entités politiques, qui résulte de l'inégal développement de la recherche et, peut-être aussi, de la position relativement périphérique du Borgu, du Kwararafa et du Nupe au cours de la période considérée.

Les États hawsa

L'évolution politique

Chaque fois que l'on se penche sur l'histoire du Soudan central à partir du XVI^e siècle, il est d'usage d'évoquer le poids spécifique du Soudan occidental, soit du Mali, du Songhay et de l'Empire du Kānem-Borno. Cela est légitime parce que nombre d'incertitudes demeurent, au sujet du XIV^e siècle en particulier⁷. Le XVI^e siècle s'ouvre avec la campagne de l'*askiya* Muḥammad en Azbin : les recherches en cours⁸ expliqueront pour quelles

4. Y. B. Usman, 1979*b*; Y. B. Usman et M. Alkali, 1983; B. O. Barkindo, 1983; M. Adamu (dir. publ.) s. d.c.; H. W. El-Ḥasnāwī, 1982.

5. H. R. Palmer, 1967; M. A. al-Hajj, 1968; A. A. Dokaji, 1978; Y. F. Urvoy, 1978; R. M. East, 1979. Pour les débats, voir M. Last, 1983 et dans M. Adamu (dir. publ.) s. d.c.; M. G. Smith, 1983.

6. J. Lombard, 1965; O. Bagodo, 1978; D. M. Debourou, 1979. Pour la thèse de M. Idrīs, l'espoir est d'autant plus grand que le soin en incombe à des spécialistes jouissant de la plus grande renommée; voir M. Adamu, 1979, note 89.

7. L'extension de l'autorité du Mali sur Tādmekka ou Takedda, affirmée par Ibn Kḥaldūn, a été rejetée par H. S. Fisher (1977, p. 265). Il s'agit du lieu où mourut le *mansa* Sakura, à son retour de pèlerinage; voir D. Lange, 1977, p. 73, note 19 (4). De même, le nom Zaghāi désigne, selon un informateur d'Ibn Kḥaldūn, le Takrūr; si c'est le nom du pays où l'on exportait, selon Ibn Baṭṭūta, le cuivre de Tādmekka, on peut l'identifier avec Songhay, Zaghāwa ou, plus simplement, Zaghāi, nom initial de Birnin Katsina; voir J. M. Cuoq, 1975, p. 319 et 343; M. Last, 1983, p. 73.

8. D. M. Hamani, 1975.

raisons cette région a suscité autant de convoitises à plusieurs reprises. Muḥammad était également mû par un sentiment de nostalgie à l'égard des empereurs *sarakunan noma* (maîtres des cultures)⁹, c'est-à-dire du *mai* du Kānem faisant expérimenter la culture de la canne à sucre et du *mansa* du Mali faisant couper la tête au voleur de *kafi*. En effet, la guerre va prendre une autre dimension et se transformer en entreprise dont l'objectif fondamental sera de « manger » ce que le labeur des producteurs a permis d'accumuler. Enfin, la dernière raison réside dans le fait que l'ouest et l'est du Soudan étant mieux connus, on avait jusqu'à cette époque accordé peu d'attention aux transformations qui se produisaient dans le Soudan central. Or, il sera rapidement intégré au réseau commercial et idéologique qui unissait les sociétés du Soudan occidental avec le monde musulman. Son évolution politique va être appréhendée à travers les relations avec les États voisins, les conflits entre le Kano et le Katsina, ainsi que les intermèdes du Kebbi, du Zamfara et du Gobir.

Le cadre chronologique retenu ici s'appuie fondamentalement sur des travaux qui donnent une vue d'ensemble très suggestive, malgré quelques difficultés et des différences ponctuelles¹⁰. On peut distinguer les trois périodes suivantes.

De 1500 à 1620, les États se consolident, toutefois les conflits entre le Kano et le Katsina sont aigus, le Kebbi restant la puissance dominante du Hawsa occidental. Dans ses relations avec ses voisins, le Songhay est définitivement éliminé et le *mai* du Borno ne peut que s'indigner du comportement très peu aristocratique du *sarkin* du Kano Muḥammad Kisoki (1509-1565).

Entre 1620 et 1730, le Kano s'achemine vers la formation d'un véritable califat¹¹, au moment où le Zamfara et le Gobir se renforcent à la suite du déclin du Kebbi. Le Kwararafa accentue ses traits d'État prédateur.

La période qui va de 1730 à 1808 marque l'effondrement du Zamfara et l'apogée du Gobir.

Les relations avec les régions avoisinantes

Bien que les relations du pays Hawsa avec ses voisins soient de mieux en mieux étudiées, des controverses persistent sur l'interprétation qu'en font différents auteurs.

Concernant le Songhay¹², on a accordé une importance exagérée à la puissance de l'*askiya* Muḥammad. Ses enjeux économiques et politiques peuvent être analysés à la lumière des sources émanant du Kano: 'Abdullāh Barja (1438-1452) a ouvert la route Gwanja-Kano-Borno au moment où les

9. J. M. Cuoq, 1975, p. 209 (Kānem) et p. 266-267 (Mali).

10. H. R. Palmer, 1967; M. B. Alkali, 1969; G. Na-Dama, 1977; D. Lange, 1977; Y. B. Usman, 1978 et 1981; I. Maïkassoua, 1982.

11. M. Last, 1983, p. 67-91.

12. UNESCO, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. IV, chapitre 2, p. 308-317; L. E. Kubbel, 1974, p. 97.

Sunni organisaient l'ouest de leur empire. On peut en conséquence et sans peine admettre le point de vue de Kubbel pour qui l'*askiya* « ne connaissait qu'un moyen » de s'opposer à l'intensification des échanges par la route orientale: s'en assurer le contrôle par la conquête militaire. La conséquence essentielle de sa campagne en Azbin fut l'émergence du Kebbi en tant qu'État indépendant en 1516. Le Songhay tentera de regagner sa puissance perdue sur cet État¹³. L'*askiya* Muḥammad Benkan Kiriai (1531-1537) dirigea une expédition contre lui vers 1533: « Le *kanta* infligea une honteuse défaite à son adversaire qui s'enfuit avec toute son armée [...]. Le prince arriva à Kagho et, depuis cette époque, aucun des *askiya* ne mena d'expédition contre le *kanta*. » En fait, une autre fut organisée en 1552 sous le règne de l'*askiya* Dāwūd (1549-1583): un traité de paix mit fin au conflit en 1553. Et le *kanta* Dāwūd (vers 1589-1613) accueillera et aidera la résistance songhay: malgré les menaces du Sultan du Maroc, il ne cédera pas, confiant en sa puissance militaire et peut-être aussi désireux de ménager les éléments songhay qui, ayant soutenu le premier *kanta*, étaient représentés par un dignitaire de haut rang, le *gulma*¹⁴.

L'Azbin¹⁵ offrira le prétexte à l'affrontement entre le Kebbi et le Borno. Ce dernier avait étendu son influence grâce à la conquête d'Agadès vers 1532, la signature de traités avec divers groupements touareg et la nomination d'un délégué. Le Kebbi multipliant les razzias, le Borno fut appelé au secours en 1561. D'abord victorieuse à Surame, l'armée du Borno, forte de 100 000 combattants, fut contrainte de se retirer: le *kanta* la défit à Nguru mais, sur le chemin du retour, mourut dans un village du Katsina¹⁶. Puis, à la fin du siècle, une crise dynastique survint en Azbin. Déposé par Muḥammad ben al-Mubārak (vers 1601), Yūsuf sollicite l'appui du *kanta* Dāwūd qui, désireux d'y maintenir son influence, fut contraint de l'aider à deux reprises pour lui permettre de vaincre son rival soutenu par le Borno: ce succès freina les visées des *mai* sur l'Azbin¹⁷. Ce dernier atteignit son apogée sous le règne de Muḥammad al-Mubārak (vers 1653-1687). Profitant des conflits continus entre le Gobir et le Hawsa oriental (Kano et Katsina), et entre le Zamfara et le Kebbi, Muḥammad envoya, en 1674, une expédition dirigée par son fils Agabba: l'Adar fut conquis, ce qui accéléra le déclin du Kebbi¹⁸. Dès lors, il revint au Zamfara et au Gobir de réduire l'influence de l'Azbin dans la zone de Kwanni. En 1675, l'armée du Zamfara massacra dans une embuscade environ 700 Touareg kel owi. La même année, l'Azbin prit sa

13. al-Sa'ādī, 1964, p. 146-147 et 168; J. O. Hunwick, 1971, p. 285. Sur le contexte politique vers 1590, voir Z. Dramani-Issifou, 1982, p. 186, 207, 218-219. La chronologie du Kebbi appelle des réserves; M. Alkali fixe à 1554 et al-Sa'ādī à 1561 la date de la mort de Kanta I^{er}; l'auteur de ce chapitre retient la première date.

14. M. B. Alkali, 1969, p. 62-63

15. J. O. Hunwick, 1971, p. 283-284; H. S. Fisher, 1977a, p. 266; voir chapitre 17 ci-après.

16. Y. B. Usman, 1981, p. 31-32; voir chapitre 17 ci-après.

17. M. B. Alkali, 1969, p. 76; J. O. Hunwick, 1971, p. 283.

18. M. B. Alkali, 1969, p. 78-84; R. A. Adeleye, 1971, p. 585-586; D. M. Hamani, 1975, p. 91; G. Na-Dama, 1977, p. 217-225.

revanche, car le Zamfara laissa sur le champ de bataille un millier de morts. Le Gobir, qui pillait la même zone, fut attaqué et battu par l'Azbin vers 1689. Enfin, devenu sultan, Agabba marcha sur Surame en 1721, et tua le *kanta* Aḥmadu. En 1722, la cour du Kebbi se replia vers l'ouest. Cependant, l'Azbin entra dans une période de crises dynastiques et de catastrophes, ce qui propulsa en avant de la scène le Zamfara et le Gobir.

Avant 1561, le Borno était dans une position de force. Le *sarkin* du Kano 'Abdullāhī (1499-1509), attaqué par le *mai*, adopta une attitude d'humilité qui poussa l'assaillant à s'en aller. Le contexte politique du Kano est difficile à décrire; on peut simplement dire que la reine mère Auwa était parvenue à contenir une rébellion fomentée par un *dagaci* qui occupait des fonctions importantes à la cour. Les raisons qui le poussèrent à agir ne sont pas claires. Mais son successeur, Muḥammad Kisoki (1509-1565), marcha sur la cité bornoane de Nguru et donna l'ordre de s'emparer uniquement des chevaux et des vêtements. Surpris par cette attaque, le *mai* prit l'initiative, l'année suivante, d'attaquer le Kano, mais dut s'en retirer encore une fois¹⁹. Ces faits ont été commentés par deux historiens²⁰. Quand on se penche sur la situation intérieure des deux États, on découvre que le Kano sortait vainqueur d'un long conflit avec le Katsina, alors qu'Idrīs Katakarmabe (vers 1497-1519) devait consolider les fruits de sa victoire. L'humiliation infligée par Kisoki est le signe de la puissance du Kano au moment où le Borno connaissait une dissension interne et plusieurs années de famine: en tout cas, la seconde attaque contre le Kano semble avoir eu lieu avant Idrīs Alawoma (1564-1594).

Le Kano ne tarda pas à subir les assauts répétés du Kwararafa: entre 1582 et 1618, ses habitants furent contraints de chercher refuge à Daura. Le souverain de Kano fut à nouveau chassé en 1653 et, en 1671, la population se réfugia une fois de plus à Daura. Selon Palmer, le traité de paix signé entre le Kano et le Katsina (vers 1649-1651) a été inspiré par la peur du Kwararafa qui devait être battu par le Borno en 1680²¹.

Pour être objectif, il faudra tenir compte de la situation politique de chacun des États concernés, qui n'en étaient pas au même stade d'évolution. Ces conflits suggèrent, au-delà de la rentabilité des activités de pillage, un équilibre instable entre puissants voisins.

La lutte pour l'hégémonie

Léon l'Africain présente Kano comme une ville dont les « habitants sont des artisans civilisés et de riches marchands ». En revanche, le Katsina apparaît comme un royaume rural et pauvre. Il faut rappeler ici que la route Gwanja-Kano-Borno avait été ouverte entre 1438 et 1452. Par ailleurs, Agadès

19. H. R. Palmer, 1967, p. 112-113. Il y a une différence entre le texte anglais et la version hawsa qui laisse entendre, s'il n'y a pas de faute d'impression, que le *dagaci* était sur le point de se rendre à Kagara (une localité).

20. Y. B. Usman, 1983, p. 181-184; M. Last, 1983, p. 68-74. Sur la situation au Borno, voir D. Lange, 1977, p. 79-81 et le chapitre 17 ci-après.

21. H. R. Palmer, 1967, p. 83, 116 et 121-122.

avait remplacé, au XV^e siècle, Takedda comme centre caravanier, faisant du Katsina un terminus de la route caravanière transsaharienne et un entrepôt pour tout le pays Hawsa²².

Selon un article récent, il faut reconsidérer l'explication des conflits militaires entre les deux États par la concurrence pour le contrôle du terminus transsaharien, car on ignore tout sur la nature et l'ampleur de ces guerres, ainsi que sur la toile de fond politique et générale qui les sous-tendait. Il convient donc de se pencher à nouveau sur ces conflits, en donnant si possible les raisons qui les ont déclenchés, le nom de l'agresseur et le lieu de la rencontre, et en précisant la situation politique interne et externe qui prévalait alors.

Le premier conflit²³ éclata donc sous le règne de Rumfa (vers 1463-1499). Ce souverain avait accumulé tant de richesses qu'il fut le premier à se faire escorter par des eunuques — dans leurs plus beaux atours lors de la guerre contre le Katsina — et à leur confier des charges officielles. On ne connaît pas les raisons du conflit mais, au Katsina, s'étaient succédé Korau, Ibrāhīm Sura et Aliyu Murābit: face à de tels souverains, il n'est pas étonnant que la guerre ait duré onze ans, sans issue décisive.

Le deuxième conflit eut lieu à l'époque d'Abū Bakr Kado (vers 1565-1573), alors qu'Ibrāhīm Badankarī (vers 1565-1573) régnait au Katsina. Les Katsinawa vinrent jusqu'aux portes de Kano et campèrent à Salanta, remportèrent la victoire et rentrèrent chez eux.

Certainement pour venger cette défaite, Muḥammad Shāshīrī (vers 1573-1582) organisa une expédition contre le Katsina, où régnait Muḥammad Wari (vers 1575-1587). La bataille eut lieu à Kankiya, non loin du Katsina. « Les Katsinawa remportèrent la victoire à cause de leur supériorité numérique », dit-on. La guerre civile éclata alors à Kano: le souverain échappa à la mort mais fut déposé.

Ces trois premiers conflits semblent avoir de sérieuses causes politiques: pour une raison que l'on ignore, le Kano a attaqué sans succès; les Katsinawa sont venus aux portes de Kano remporter la victoire, puis le Kano est allé non loin du Katsina se faire battre. De ce point de vue, au moins une source du Katsina²⁴ affirme que celui-ci a été, à un moment donné, sous la dépendance du Kano.

Le conflit suivant éclata²⁵ au cours du règne de Muḥammad Zakī du Kano (vers 1582-1618). Au Katsina se succédèrent Muhammad Wari (vers 1575-1587), Sulaymān (vers 1587-1600) et 'Uṭhmān Nayinawa (vers 1600-1618). La situation devient ensuite confuse, avec peut-être un changement dynastique, car même la chronologie est moins précise. Le Katsina, malgré tout, était si puissant que le Kano appréhendait d'éventuelles attaques; un auteur souligne que,

22. J. Léon l'Africain, 1956, p. 2 et 476-477; H. R. Palmer, 1967, p. 109; J. O. Hunwick, 1971, p. 275-276; R. A. Adeleye, 1971, p. 562-563.

23. H. R. Palmer, 1967, p. 111-112 et 115-116. La thèse de 'Abdullāhī Mahadi sur Kano n'a pu être consultée.

24. I. Dankoussou, 1970, p. 28.

25. H. R. Palmer, 1967, p. 81 et 116-117; I. Dankoussou, 1970, p. 30; R. A. Adeleye, 1971, p. 580; Y. B. Usman, 1978 et 1981, p. 63.

pour se protéger contre l'ennemi, les guerriers, sur les conseils des dignitaires, adoptaient *cokana* et *dirki* comme talismans, avant de se lancer dans l'attaque. Cette précaution n'empêcha pourtant pas le Kwararafa d'envahir le Kano, qui fut battu et en ressortit affaibli. Peu après, Muḥammad Zakī, du Kano, consulta les *ʿulamāʾ* et se procura un talisman à un prix très élevé. Convenablement protégé, le Kano vint attaquer les campements militaires du Katsina. L'agresseur fut le vainqueur.

Dès qu'il accéda au pouvoir, Muḥammad Nazaki (vers 1618-1623) fit une proposition de paix au Katsina qui, au lieu de l'accepter, lança une nouvelle attaque: la rencontre eut lieu à Karaye, non loin de Kano, et le Katsina fut vaincu. Le *wambai* de Kano fut affecté à Karaye, d'où il lança de continues attaques contre le Katsina²⁶.

Sous le règne de Kutumbi (vers 1623-1648), le prince du Kano, Bako dan Kutumbi, continua à faire pression sur le Katsina: il pilla une ville grâce à ses 90 cavaliers vêtus de cottes de mailles et leurs 600 chevaux. Puis un autre conflit éclata, l'assassinat au Katsina d'un esclave appartenant à un représentant du Kano en mission servant de prétexte. Kutumbi installa un camp militaire à Dugazawa, imposant au Katsina un siège prolongé. Il organisa une seconde expédition, mais son armée, surprise, fut mise en déroute et lui-même trouva la mort à Rumarawa, à la frontière entre le Katsina et le Kano. Son successeur, al-Hādīdjī, fut destitué après huit mois de règne et remplacé par Shekarau (vers 1649-1651) qui parvint à conclure la paix après des négociations menées par les *ʿulamāʾ*. La puissance du Katsina s'affirma encore avec Muḥammad Wari (vers 1631-1641), Muḥammad Uban Yara (vers 1641-1671) et Muḥammad Jan Hazo (vers 1671-1684), sans qu'il y eût rupture du traité de paix²⁷.

Il y eut donc une longue lutte de nature politique pour s'emparer de l'hégémonie dans le Hawsa oriental. Le Borno et le Kwararafa, comme on l'a vu, ont dû s'appuyer sur leurs voisins, mais la situation qui prévalait dans le Hawsa occidental était une autre donnée dont le rôle n'est pas à négliger.

Les intermèdes

Jusqu'à la fin du XVI^e siècle, le Kebbi ne craignait aucun ennemi, pas même le Maroc. Parmi les conditions particulières de la consolidation de cet État, un auteur a avancé l'hétérogénéité de son peuplement, la polarisation des protestations contre la domination songhay et l'intérêt que les chefs militaires avaient à maintenir l'indépendance. Cependant, rien ne prouve que le Kebbi ait envahi la région ou ait eu des prétentions sur le Songhay²⁸.

Son indépendance, précisément, a modifié la situation politique dans le bassin de la Rima: le nord-est du Zarma fut intégré à son territoire, réduisant d'autant le champ de pillage du Zamfara²⁹. Des affrontements en découlèrent:

26. R. A. Adeleye, 1971, p. 581; Y. B. Usman, 1981, p. 33.

27. H. R. Palmer, 1967, p. 118-119; R. A. Adeleye, 1971, p. 581.

28. M. B. Alkali, 1969, p. 58-67.

29. Les données sur le Zamfara sont tirées de G. Na-Dama, 1977; sur ses rapports avec le Kebbi, voir p. 220-228.

après Taritu (vers 1531), ce fut Zartai qui, au milieu du siècle, mena une série d'attaques à l'issue incertaine et qui se conclurent par la signature d'un traité de paix. Le Kebbi gagna ainsi en tranquillité et, après avoir battu le Borno en 1561, il occupa une position centrale dans la vie politique du Hawsa: « Il devint rapidement la plus formidable puissance militaire du monde hawsa³⁰. » On ne connaît pas la nature exacte de ses liens politiques avec les autres États. Pour certains auteurs, la plupart d'entre eux payaient tribut au *kanta*, ce que d'autres contestent: le Zamfara, par exemple, a été attaqué une seule fois par le Kebbi et rien ne permet d'avancer que le premier ait été vassal du second. Quoi qu'il en soit, ils eurent tous les deux à redouter le Gobir³¹.

De l'Azbin, la capitale du Gobir avait été transférée dans le pays Hawsa, à Birnin Lalle précisément, au centre d'une zone bien arrosée et très peuplée, le Gulbin Tarka. Elle aurait été fondée vers 1450. Le pouvoir y demeura jusque vers 1600, date à laquelle une attaque lancée par les Touareg dégénéra en massacre. Les Gobirawa furent contraints de poursuivre leurs pérégrinations vers le Kufan Kuturu et Hisatau, dans le Gulbi Maradi, plus au sud. (Le dernier souverain du Hisatau³², Muḥammad Mai Gici, y fut tué par celui du Katsina, inquiet des empiétements sur son territoire et soucieux de ne pas perdre le contrôle de la route Katsina-Tessawa-Azbin.) Les Gobirawa se dirigèrent ensuite vers le nord-ouest et fondèrent la « nouvelle » Gwazan Rama (vers 1685-1690). De cette cité, Uban Doro lança des attaques non seulement contre le Kebbi mais aussi contre le pays Yoruba et le Gurma. Son successeur, Soba, attaqua l'Adar, le Kebbi et le Maradi. En outre, il noua des relations amicales avec le Zamfara, ce qui ouvrit aux paysans et commerçants du Gobir les portes d'Alkalawa.

Cette extension progressive du Gobir vers le sud entraîna une nouvelle modification de la situation politique. Le Kebbi, gardant sa position, s'enrichit et prospéra au point que « la vieille aristocratie militaire [...] fut éclipsée par une nouvelle aristocratie d'argent³³ ». Son déclin s'amorça au moment où se confirmait la puissance du Zamfara. Au milieu du XVII^e siècle, celui-ci est dirigé par des souverains énergiques, s'appuyant sur l'islam. On peut juger de la place qu'il occupait par ses rapports avec le Katsina³⁴ qui furent excellents

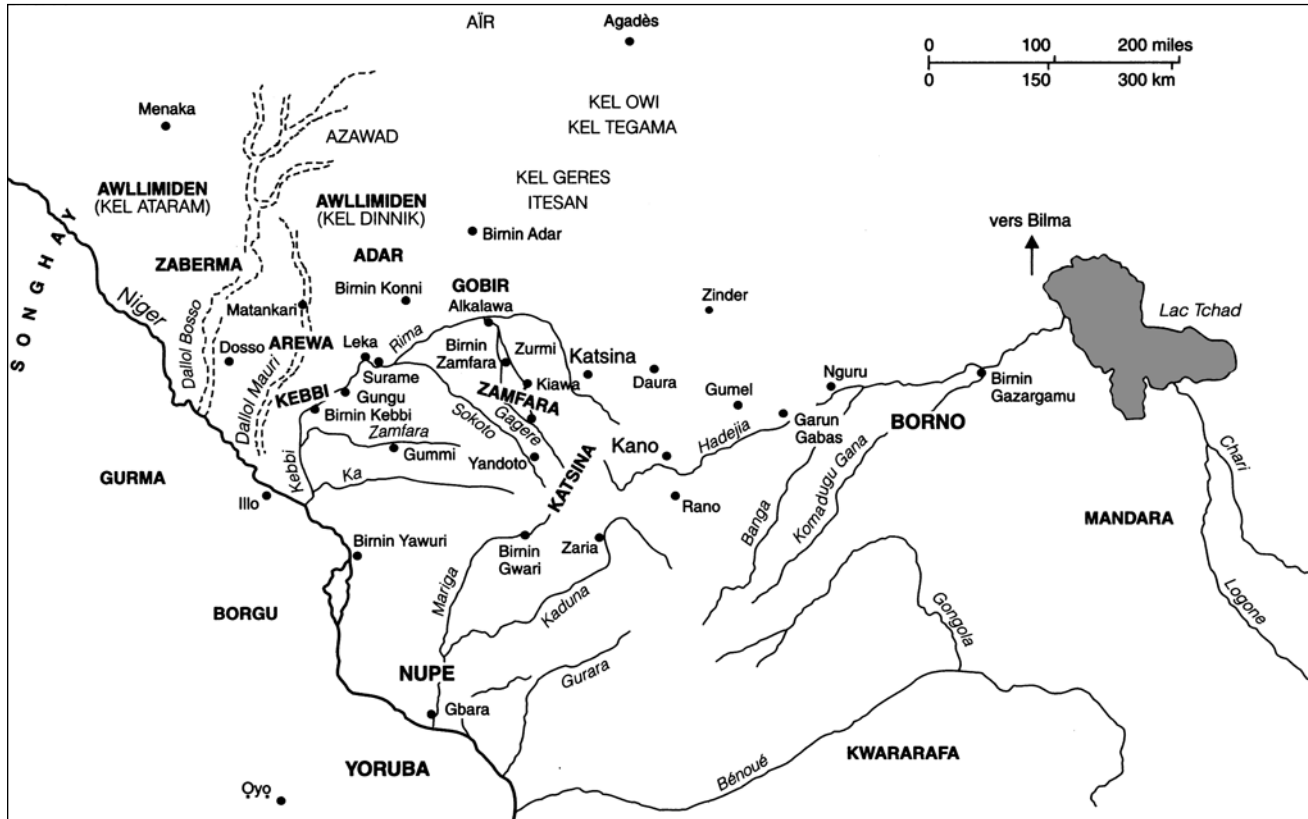
30. D. M. Hamani, 1975, p. 83.

31. Des précisions sur le système de la *sarauta* du Gobir sont données par Ibn Baṭṭūṭa dans J. M. Cuoq, 1975, p. 323. Citant un témoin oculaire, l'auteur dit que le souverain était enterré avec quelques membres de son entourage, des esclaves et 30 fils et filles de notables. L'aspect religieux d'une telle tradition était frappant, bien que sa portée politique soit pourtant évidente. Les recherches archéologiques retrouveront sûrement le site de la capitale du Gobir. Les faits nouveaux ainsi que la chronologie antérieure à 1700 sont tirés des travaux de Maïkassoua. Les résultats de ses recherches sont attendus avec d'autant plus d'intérêt que le Gobir est un cas qui intrigue les chercheurs, par exemple J. E. G. Sutton, 1979, p. 192-195, et G. Nicolas, dans M. Adamu (dir. publ.), s. d.c.

32. I. Maïkassoua, 1982, p. 39-45. Les découvertes de J. Tilho (1911) et Y. B. Usman (1978 et 1981) font penser que ces événements ont dû se produire entre le début du règne de Sulaymān (vers 1587-1600) et la fin de celui de 'Uṭhman Tsagarana, souverain du Katsina (vers 1600-1618).

33. D. M. Hamani, 1975, p. 85.

34. G. Na-Dama, 1977, p. 231-234; Y. B. Usman, 1981, p. 30-31.



16.2. Le pays Hausa avant 1800.

[Source : d'après J. F. A. Ajayi et M. Crowder, 1976, vol. I, p. 286. Carte adaptée avec l'aimable autorisation de Longman Group UK Ltd.]

jusqu'au jour où un prince du Zamfara fut tué par Muḥammad Uban Yara (vers 1641-1671). Le *sarkin* Zamfara Zaudai projeta de venger cet assassinat et se heurta à l'opposition des dignitaires qui avancèrent comme argument les bonnes relations entre les deux États. Toutefois, sa mort fit avorter le projet. Les grands électeurs lui donnèrent comme successeur son frère Aliyu, premier souverain musulman du Zamfara. Sa politique était sans nul doute liée au développement de l'islam dans le Katsina, puisqu'il construisit des mosquées dans les villes. Alors le Zamfara, abandonnant les raids sporadiques, concentra ses forces sur les grandes villes du Kebbi. Sulaymān organisa, en 1674, une grande attaque : l'armée du Kebbi, forte de 6 000 combattants et soutenue par un contingent de l'Adar, fut mise en déroute, de nombreux soldats étant capturés. La même année, le Kebbi perdit l'Adar, qui lui fut arraché par le prince Agabba, comme on l'a vu. On était devant une série de défaites, et non une action concertée de l'Azbin, du Gobir et du Zamfara³⁵. Après cette victoire, le Zamfara devint la principale puissance de la zone ; sa force est attestée par la victoire que le commandant de sa cavalerie, Yakubu dan Mazuru, remporta à Yargana sur l'armée du Kano, du temps de Muḥammad Shārīf (vers 1703-1731) ; c'est après sa défaite que celui-ci fit ceindre de remparts de nombreuses villes³⁶.

Le Zamfara s'était donc relevé après la défaite subie devant l'Azbin, mais la puissance militaire du Gobir allait elle aussi croissant : « Sous son règne [celui de Kumbari, vers 1731-1743], il y eut une guerre féroce entre le Kano et le Gobir. Le *Sarkin* du Gobir se nommait Soba. Chaque fois que les Gobirawa infligeaient une défaite aux Kanawa, ceux-ci prenaient leur revanche l'année suivante. Cet état de choses persista longtemps³⁷. » En effet, Ibrāhīm Babārī (vers 1741-1770), successeur de Soba, envoya auprès d'al-Hādīdjī Kabi (vers 1743-1753) une délégation chargée de faire la paix, mais ce dernier refusa. Une année plus tard, Babārī prit l'initiative d'attaquer et la rencontre de Dumī se transforma en déroute complète pour le Kano, « à cause de la puissance magique de Babārī ». Les massacres de part et d'autre ne prirent fin qu'à la mort de Kabi. Rapidement, le Gobir souffrit des diverses restrictions que lui imposait le *sarkin* Zamfara, inquiet de ce voisin remuant ; il se contenta de riposter, d'abord par quelques opérations de harcèlement puis, à la faveur d'une crise dynastique, il détruisit Birnin Zamfara vers 1762³⁸.

Cette évolution eut des répercussions importantes sur la situation politique des régions périphériques. À l'est³⁹, le Sultanat de Damagaram fut créé vers le début du XVIII^e siècle, tandis que les États tsotsebaki se renforçaient puis se divisaient. Cette zone, qui marque la transition entre le Borno et le pays Hawsa, était extrêmement sensible aux évolutions sur les plans politique et culturel.

35. M. B. Alkali, 1969, p. 78-79 ; D. M. Hamani, 1975, p. 91 ; G. Na-Dama, 1977, p. 224-225.

36. H. R. Palmer, 1967, p. 123 ; G. Na-Dama, 1977, p. 224-225.

37. H. R. Palmer, 1967, p. 124-125 ; G. Na-Dama, 1997, p. 240-245.

38. G. Na-Dama, 1977, p. 378-386.

39. Sur le Damagaram, voir A. Salifou, 1971, p. 31-42. Sur les États tsotsebaki, voir M. Saley, 1982, p. 24-58.

Au nord-ouest⁴⁰, l'histoire de l'Adar est mieux connue mais ses liens avec le Kurfay ne sont pas clairs, ce dernier étant rattaché tantôt à l'Adar, tantôt au Borno, selon les comptes rendus, même si la proximité de l'Arewa fait pencher la balance en faveur du Borno. La date de création d'un pouvoir politique dans cette zone est très discutée, mais les diverses dynasties se rattachent tantôt au Borno, tantôt à Daura.

Selon les traditions des Zarma et des Gobirawa, les liens du Zarma, c'est-à-dire de la région la plus orientale de l'Empire songhay, avec le pays Hawsa remontent à l'époque où le Gobir faisait partie de l'Azbin⁴¹. À cette époque, cette zone a constitué l'enjeu de luttes entre le Kebbi, le Zamfara et le Gobir. On pense que le Kebbi en fut éliminé en 1722. Auparavant, toutefois, son rôle politique avait été déterminant dans le Zarmatarey, où son nom est associé à la cavalerie protégée par les *lifidi* (caparaçons) qui semait la terreur et la désolation.

À l'ouest enfin, et sur la rive *gurma* (droite) du fleuve Niger, certaines dynasties gulmanceba revendiquent une origine soudano-centrale, bornoane ou hawsa, et les fouilles archéologiques semblent étayer cette thèse, du moins pour ce qui est des zones avoisinant la rive *hawwa* (gauche) du fleuve Niger⁴².

Tout à fait au sud, dans la zone occupée par les Kebbi, les Yawuri, les Nupe et les Borgu, le développement et l'implantation réelle des Zarma-Songhay n'ont pas été clairement démontrés: dans la mythologie de ce peuple, au nombre des divinités les plus puissantes figurent *Manda Hausakoy*, un forgeron-pêcheur de Yawuri, et *Dongo*, un chasseur du Borgu, dont les attributs sont exactement les mêmes que ceux de *Shango* dans la culture yoruba⁴³.

Néanmoins, la situation était devenue beaucoup plus stable après la défaite du Zamfara en 1762. Le Katsina parvint, malgré une crise interne, à vaincre le Gobir, tandis qu'au Kano⁴⁴, Babba Zaki (vers 1768-1776) se sentit contraint de terroriser ses collaborateurs.

L'organisation politique et administrative

Ainsi, malgré les conflits militaires qui avaient atteint une intensité inquiétante, cette multitude d'États se maintint: après les sévères défaites qu'ils subirent, les souverains du Kebbi et du Zamfara se replièrent sur un territoire réduit pour préserver leur pouvoir. Le processus d'instauration et de

40. Sur l'Adar, voir D. M. Hamani, 1975, p. 25-125; N. Échard, 1975, p. 34-97. Sur l'Arewa, voir M. H. Piault, 1970, p. 49-124; M. Karimou, 1977.

41. Sur les relations entre Gobirawa et Zarma, voir B. Hama, 1967a, 1967b et 1968; B. Gado, 1980; I. Maïkassoua, 1982. Sur l'influence du Kebbi dans le Zarmatarey, voir M. B. Alkali, 1969, p. 90-96.

42. G. Y. Madiéga, p. 30-41 (origine bornoane des Bemba) et p. 50-54 (dynasties du Gobnangu et de Jabo). Sur les données archéologiques, voir B. Gado, 1980, p. 35-119.

43. Voir Séminaire de la Fondation SCOA, 1981, p. 45-109.

44. H. R. Palmer, 1967, p. 126; R. A. Adeleye, 1971, p. 588-593; Y. B. Usman, 1981, p. 92-93.

transformation⁴⁵ du système de la *sarauta*, tel qu'il s'est développé dans le Soudan central, peut en partie expliquer ce phénomène.

Le *sarki*

À la tête de l'État, c'est-à-dire avant tout un *kasa* (territoire), se trouvait le *sarki*⁴⁶, dont l'ancêtre s'était emparé du pouvoir politique: au Kano, au Katsina et au Zamfara, il avait été arraché des mains d'un grand prêtre tandis qu'au Kebbi c'était un *magaji* (guerrier), qui s'était élevé au rang de *sarki*.

La désignation, parmi les princes, du successeur au trône relevait de la compétence d'un collège électoral. Au Katsina, il comptait quatre membres⁴⁷. Pour le Kebbi, il est difficile d'affirmer ou de nier son existence à l'époque, mais il y est apparu plus tard. Au Zamfara, au Gobir et à Kano, il prit le nom de *Tara* (les Neuf⁴⁸), suivi de celui de l'État. Les titres et fonctions au sein de ces collèges électoraux étaient variables mais on peut toutefois distinguer: un notable à la fonction très ancienne, qui s'est perdue dans l'oubli, le *basace*, au Zamfara; des gouverneurs de cités et régions importantes, cinq au Zamfara et sept au Gobir, la différence provenant du fait que ce dernier avait ajouté deux adjoints à la liste du Zamfara; des hauts fonctionnaires, trois au Zamfara, deux au Gobir et neuf à Kano.

Le collège électoral comprenait des représentants de dynasties évincées, tels les Durbi à Katsina, ou régnaient (les Ubandoma au Gobir).

Le choix d'un successeur devait recevoir l'accord unanime des grands électeurs. Une fois qu'il avait été désigné, on procédait au rituel d'intronisation. Le collège électoral était aussi le Conseil du *sarki* et il n'était pas rare que, pour une raison ou une autre, le Conseil s'opposât au *sarki* ou que ce dernier en exclût un membre⁴⁹.

Le gouvernement

Le *sarki* exerçait son autorité à travers trois groupes de responsables: les membres de la dynastie, les fonctionnaires et les gouverneurs de villes et de

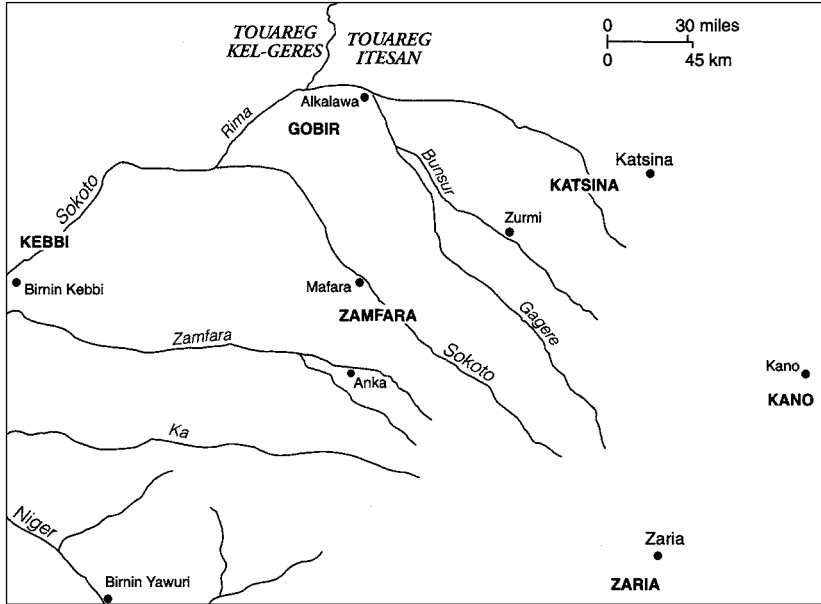
45. Une synthèse a été faite par A. Mahadi dans M. Adamu (dir. publ.), s. d.c; voir également M. B. Alkali, 1969, p. 43-62; G. Na-Dama, 1977, p. 80-89; Y. B. Usman, 1981, p. 5-19; le point de vue sociologique est exposé par N. Perchonock dans M. Adamu (dir. publ.), s. d.c. Le schéma général rappelle les informations données par les sources écrites au sujet du Soudan occidental; voir J. M. Cuoq, 1975, p. 99 (forêt sacrée du Ghana), p. 108 (repas du *Kanda* à Kāw-Kāw), p. 122 (pierre magique des Amima), etc.

46. Les discussions sur la signification du terme se poursuivent; on doit noter que la sœur du souverain porte, au Zamfara, le titre d'*asarki*; voir G. Na-Dama, 1977, p. 345.

47. *Galadima*, *kaura*, *durbi* et *yandaka*; voir Y. B. Usman, 1981, p. 78.

48. Au Zamfara: *danau*, *basace*, *sarkin rafi*, *sarkin tudu*, *sarkin basai*, *sarkin kaya*, *magajin gari*, *ubandawaki* et *galadima*; voir G. Na-Dama, 1977, p. 86-87. Au Gobir: *ubandawaki*, *ubandoma*, *sarkin rafi babba* et *karama*, *sarkin tudu babba* et *karama*, *magajin kukuta*, *sarkin basai*, *sarkin kaya*; voir I. Maïkassoua, 1982, p. 47-48. Pour Kano, les dictionnaires donnent la liste ci-après: *galadima*, *madaiki* (*madawaki*?), *wambai*, *makama*, *sarkin dawaki maituta*, *sarkin D. tsakanin gida*, *sarkin bai*, *giroma* et *dan iya*. Même si tous appartenaient à la noblesse, ils assumaient des fonctions administratives et/ou militaires, mais cette composition semble très récente puisque des personnages aussi importants que le *dagaci*, le *barde* et le *santuraki* n'y figurent pas.

49. Voir ci-dessous ce qui est arrivé à Zaudai au Zamfara. Au Kano, Kisoki nomma son frère Da - kare dan Iya à la place du *barde* dans le Conseil des Neuf; voir H. R. Palmer, 1967, p. 112-113.

16.3. Les États hawsa au XVIII^e siècle.

[Source : d'après P. E. Lovejoy, 1980, p. 55.]

régions. Les membres de la dynastie étaient chargés de fonctions importantes. S'agissant de différentes générations d'hommes, les frères et les enfants du souverain portaient le plus souvent des titres attestant qu'ils avaient une charge administrative. La variété dans le nombre et la fonction des titres ne facilitent pas l'établissement d'une liste unique⁵⁰.

La sœur du souverain jouait un rôle politique de premier plan, même si c'était à travers le culte traditionnel. Au Zamfara, elle s'appelait *asarki* ou *inna*⁵¹, le Gobir utilisant ce dernier nom. L'histoire de Kano est marquée par la présence de princesses célèbres; sans l'intervention énergique de la *madaki* (reine mère), Auwa 'Abdullāhī (1499-1509) aurait sûrement été chassé par une rébellion. Son fils Kisoki gouverna la ville avec l'appui de *madaki* Auwa, sa grand-mère, d'Iya Lamis, sa mère, et de Gulli, le frère d'Auwa. Sous le règne de Shārif (vers 1703-1731), un dignitaire de Kano se fit apporter des instruments de musique de Yawuri. Il les garda trois mois et les remit à *madaki* Maryama « parce qu'elle est allée jusqu'à la limite du pouvoir: elle n'avait pas sa pareille dans les sept États hawsa⁵² ».

50. Sur Maradi, voir P. H. David, 1969, p. 657 et 665-666. Sur le Damagaram du XIX^e siècle, voir A. Salifou, 1971, p. 117-133. Sur le Zamfara, voir G. Na-Dama, 1977, p. 348.

51. G. Na-Dama, 1977, p. 345-348.

52. H. R. Palmer, 1967, p. 112-113 et 123; R. M. East, 1979, p. 38.

Ce que l'on peut considérer comme le gouvernement central comportait plusieurs catégories de fonctionnaires.

Premièrement, les dignitaires de la cour géraient les affaires du palais et de la cité. Leur nombre et leurs tâches variaient d'un État à l'autre, mais ils remplissaient avant tout des fonctions administratives. Au Katsina on remarquait surtout le *galadima* (qui représentait le *sarki*), l'*ajiya* (trésorier), le *turaki* et le *shantali* (chefs du protocole), et le *madawaki* (officier chargé des écuries royales)⁵³. Ils pouvaient jouer le rôle d'intermédiaires entre le *sarki* et les gouvernements régionaux. Au Kebbi, la sécurité intérieure relevait du *magajin gari*, du *galadiman gari* et du *doka*; le *magajin baberi* semblait chargé des affaires extérieures, le *maishanu* rassemblait le bétail dû à l'État⁵⁴.

Deuxièmement, les représentants des corporations étaient nommés au sein de chaque profession, telle que celle des forgerons, des tisserands, des teinturiers, des tanneurs, des maçons, des bouchers et des chasseurs. Ils étaient chargés des relations avec les différentes catégories socioprofessionnelles, et tout particulièrement de la perception des redevances à verser à l'État. À l'occasion, les forgerons et les chasseurs, par exemple, fournissaient des contingents à l'armée.

Troisièmement, les groupes autochtones avaient leurs propres représentants. Le village de Sarkin Naya et la région de Sarkin Mazum conservèrent leurs titres après que le Gobir eut établi sa capitale à Hisatau⁵⁵. Les Maguzawa du Kano furent dispersés sur ordre de Bugaya (vers 1385-1390) mais ils furent rappelés par Kukuna (vers 1652-1660), qui les laissa se livrer, pendant trois semaines, à leur sport favori, les combla de richesses et confirma dans son rang leur patriarche Zanko, de qui il attendait chaque année un tribut en journées de travail⁵⁶. On est amené à se demander si quelques États n'avaient pas imposé le statut d'esclave ou de tributaire à certains autochtones.

Quatrièmement, les nombreux immigrants pouvaient avoir leurs propres représentants. Dans le Gobir, le *sarkin azbin* s'occupait des relations avec les Touareg vivant sur le territoire; il en était de même du *sarkin fullani* pour les Fulbe (Gobir, Zamfara, Katsina, Kano) et du *sarkin sillubawa* pour les Sillube (Kano, Katsina). De ce point de vue, la situation des Fulbe au Kebbi est riche d'enseignements⁵⁷. Les titres de *galoji* et *magajin sangeldu* ne pouvaient être conférés qu'à des Fulbe en contact avec les pasteurs; en revanche, celui de *dikko*, créé au XVIII^e siècle, a été porté pour la première fois par un Fulbe dont la mère était la fille du souverain.

Cinquièmement, la communauté islamique était partout présente avec ses *mallamai* (érudits). S'agissant du gouvernement régional ou,

53. Y. B. Usman, 1981, p. 80.

54. M. B. Alkali, 1967, p. 73-107.

55. I. Maïkassoua, 1982, p. 48.

56. H. R. Palmer, 1967, p. 107 et 120-121.

57. M. B. Alkali, 1969, p. 34-35 et 113.

plus exactement, du quadrillage territorial, il existait quatre catégories de fonctionnaires :

- les gouverneurs de certaines cités avaient une légitimité indépendante de la dynastie ; c'était le cas de Rano, Gaya, Dutse, Karaye (au Kano), Maska, Samri, Dugui (au Katsina) et Zurmi, Kiawa, Tunfafi, Bakura (au Zamfara). Leurs rapports avec le souverain pouvaient être très difficiles car, en fin de compte, ils avaient un statut de vassal : ceux de Kano étaient prompts à entrer en rébellion et Dadi (vers 1670-1703) fut contraint de tuer Farin Dutse, le gouverneur de Gaya⁵⁸ ;
- les gouverneurs d'autres cités et régions étaient soit des nobles dont les ancêtres s'étaient alliés à la dynastie tout en conservant leur propre légitimité, soit des fonctionnaires. Le Zamfara illustre le premier cas : le *danau* devait son titre au nom de sa ville de résidence, un important centre commercial d'où il surveillait les routes qui menaient au sud et à l'ouest du Kebbi⁵⁹ ; le gouverneur de Bazai résidait au nord, tandis que celui de Kaya était passé de Kayatau, au nord, à Maradun, au centre du territoire. Dans le Kebbi, l'*innamme* surveillait la frontière occidentale⁶⁰. Au Katsina⁶¹, le *marisa* (littéralement le « démolisseur ») résidait à Gwiwa, d'où il surveillait la frontière orientale tandis que le *gatari* (littéralement « la hache ») de Ruma, veillait sur la frontière du nord-ouest. Deux titres assez curieux existaient au Zamfara : le *sarkin tudu* (le gouverneur des collines), qui contrôlait l'est du territoire, et le *sarkin rafi* (le gouverneur des vallées), qui s'occupait des villages à la confluence des rivières Bunsuru et Gagare. La topographie elle-même avait-elle donné naissance à ces titres ?
- les autres gouverneurs se sont transformés en simples rouages administratifs. Les immigrés gardaient une hiérarchie locale, l'*ardo* ou le *rugga* chez les Fulbe, par exemple ;
- certains titres enfin découlent de l'évolution historique de la région. Dans le Kebbi, le *kokani* fut chargé des relations avec la population après la conquête de Kwanni ; la charge de *sabaru* fut créée vers 1650 pour assurer la sécurité des routes vers Kwanni et l'Azbin, que le Zamfara et le Gobir pillaient⁶².

Tous ces dignitaires, nobles, roturiers ou esclaves, exerçaient des fonctions civiles mais, à l'occasion, ils se transformaient en vaillants guerriers qui recrutaient leur propre armée.

58. H. R. Plamer, 1967, p. 122.

59. G. Na-Dama, 1977, p. 86-87.

60. M. B. Alkali, 1969, p. 108 ; le titre, au départ, était conféré à un dignitaire d'origine servile.

61. Y. B. Usman, 1981, p. 80.

62. M. B. Alkali, 1969, p. 73-74 et 108-109 ; on ne sait pas où résidait le *kokani*.

L'organisation militaire

La création du Kebbi fut l'expression du rôle croissant des chefs militaires dans les affaires de l'État⁶³. Les premiers compagnons du *Kanta*⁶⁴ étaient issus des grandes familles du pays mais, par la suite, les éléments qui avaient participé à la lutte pour l'indépendance eurent droit à deux représentants dont l'un, le *kunduda*, était le chef militaire du Kebbi. Au sud-ouest du Katsina, la proximité du Zamfara, du Kebbi et du Katsina entravait la formation d'un grand État autour de Kwiambani, Birnin Gwari, Koriga, etc. Les très nombreux immigrants katsinawa souhaitaient que la zone proche du Katsina en fasse partie mais, constamment convoitée par ses voisins, elle devra se contenter d'une dépendance à l'égard du Katsina⁶⁵.

On l'a vu, la nécessité de se protéger contre les voisins, même éloignés comme l'Azbin, le Borno et le Kwararafa, d'assurer la sécurité des frontières et des routes renforça cette fonction; le nombre des chefs militaires augmenta, une hiérarchie s'instaura et l'efficacité s'accrut. Le titre le plus élevé variait selon les États: *kunduda* (au Kebbi), *kaura* (au Katsina), *ubandawaki* (au Zamfara et au Gobir); au Kano, il semble qu'il se soit agi du *galadima*.

La stratégie et la tactique se modifiaient en même temps que les armes se perfectionnaient. En cas de mobilisation, on faisait appel au service de différentes catégories socioprofessionnelles, tels les chasseurs et les forgerons. Les hommes se battaient au sabre, à la lance, au couteau, ils utilisaient également des arcs et des flèches et se protégeaient avec des boucliers (en peau d'oryx au Zamfara avant qu'il n'en vienne du Nupe). L'armée comprenait deux grands corps, l'infanterie, subdivisée en archers et lanciers, et la cavalerie. En outre, le Kebbi disposait d'une flottille fluviale⁶⁶.

Le cheval, provenant essentiellement de l'Azbin et du Borno, faisait l'objet de soins particuliers. Le souverain en importait et construisait des écuries: le *Kanta* du Kebbi, par exemple, en avait dans trois localités différentes. Le rôle militaire du cheval transparaît aussi dans le nombre et le rang

63. Voir J. P. Smaldone, 1977, pour une étude d'ensemble. M. B. Alkali, 1969, G. Na-Dama, 1977, Y. B. Usman, 1981, et A. Salifou, 1971, donnent des informations sur le Kebbi, le Zamfara, le Katsina et le Damagaram du XIX^e siècle.

64. UNESCO, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. IV, p. 305-306. Le *Kanta* était entouré par le Magajin Kulalo, le Magajin Leka, le Galandu, le Mayalo, le Lelaba et le Takwamba (noms de personnes); s'y sont joints le *gulma* (pour l'élément songhay) et le *kunduda* (pour l'élément kwararafa); voir M. B. Alkali, 1969, p. 59, 61, 72 et 114.

65. Y. B. Usman, 1981, p. 83-84.

66. M. B. Alkali, 1969, p. 11. On se demande quel rapport peut exister entre le « petit canot fait d'un seul tronc d'arbre creusé » qu'Ibn Baṭṭūṭa prit à Tombouctou et les « petites barques très étroites, faites de la moitié d'un tronc d'arbre creux » observées par Léon l'Africain à Djenné. Il est permis de douter que la flottille de Sonni 'Alī Ber ait pu être efficace avec de tels engins et le Sultan du Maroc n'avait certainement pas demandé au *Kanta* du Kebbi de les lui envoyer. L. E. Kubbel (1974, p. 87) se demande à juste titre si les *abara*, pirogues monoxyles du Hawsa (Kebbi et Nupe) ne parvenaient pas jusque dans la région de Tombouctou-Djenné.

des titres qui s'y rattachent: *ubandawaki*⁶⁷, *madaki/madawaki* (commandant de la cavalerie et/ou commandant en chef de l'armée), *sarkin dawaki* (général de la division de cavalerie). Cette place s'explique aussi par l'innovation que constituaient l'acquisition de *sulke* (cottes de mailles) et la confection du *lifidi* (caparaçon): le *sarkin lifidi* (général de la cavalerie lourde) et le *lifidi* (commandant en chef de celle-ci) étaient les plus hauts gradés.

Le fusil avait été introduit au Kano⁶⁸ sous le règne de Dauda (1421-1438) par un prince bornoan, mais il faudra attendre trois siècles c'est-à-dire le règne de Kumbari (vers 1731-1743) pour qu'il soit importé de Nupe: Babba Zaki (vers 1768-1776) sera le premier souverain à créer un corps de fusiliers pour sa garde personnelle. Le Borno adopta le fusil alors que le Songhay⁶⁹, qui en avait mesuré l'efficacité à ses dépens, ne s'est point soucié de récupérer ceux que les soldats marocains, pendant un demi-siècle (de 1591 à 1640), avaient abandonnés; le Hawsa semble avoir délibérément ignoré une arme que ses richesses pouvaient lui permettre de se procurer même si, comme on l'a suggéré, le Borno a cherché à s'opposer à de tels achats. Or, le Songhay et le Hawsa ne pouvaient se vanter ni de vouer au culte du cheval plus de dévotions que le Borno, ni d'avoir, plus que le Borno et les Mande, utilisé le travail servile et participé à la traite des Noirs.

La tactique militaire consistait à mener des attaques-surprises, à tendre des embuscades, à se battre au corps à corps et à assiéger l'ennemi. L'accélération de la fortification des cités se justifiait aussi par le recours fréquent au siège et à l'incendie. Les campagnes militaires étaient minutieusement préparées et, fréquemment, les érudits faisaient des prières pour la victoire de l'armée.

Dans cette région où le développement économique s'était accéléré, le perfectionnement de l'art militaire conduisit à l'intensification du pillage. Il n'est pas aisé de faire la différence entre la guerre de conquête ou de consolidation, la répression d'une rébellion, la guerre d'intimidation et la razzia. Le Gobir, en tant qu'État, a été contraint de se battre constamment pour assurer sa survie: sa durée, après l'acquisition d'un territoire relativement riche et peuplé, mérite que l'on continue à s'interroger sur la signification de son existence. L'aristocratie politique, administrative et militaire se livrait au pillage comme le montre clairement la *Chronique de Kano*: elle s'enrichit, fit des dons aux souverains et aux érudits. Au Kano, en deux siècles, c'est-à-dire entre 1573 et 1768, elle acquit une telle puissance qu'elle poussa à la guerre, participa aux complots, étala ses richesses

67. Il faut éviter de confondre la signification du titre avec les fonctions qui y sont afférentes; voir A. Salifou, 1971, p. 124; un glossaire des titres militaires est donné par J. P. Smaldone, 1977, p. 216-219. A. Salifou cite, par ordre de leurs qualificatifs, neuf races de chevaux connues dans le Damagaram du XIX^e siècle, p. 153-154.

68. H. R. Palmer, 1967, p. 109, 124, 126.

69. Au cours d'une embuscade, Ibnou Bentsi massacra 400 fusiliers marocains, mais semble avoir jeté leurs fusils dans le fleuve; M. Ka'ti, 1981, p. 294-295. Jusqu'en 1640, les Songhay du Dendi avaient la possibilité de récupérer les fusils, mais on n'en trouve aucune trace dans les traditions recueillies à ce jour.

et sa générosité et inquiéta le souverain : Kukuna obligea Madawaki Kuma à faire le tour de la cité monté sur un âne conduit par de jeunes servantes ; Babba Zaki s'amusa à constamment terroriser ses collaborateurs et n'hésita pas à les humilier⁷⁰.

Le nombre total de dignitaires variait d'un État à l'autre : le Gobir en avait 22 (13 nobles et 9 roturiers) et le Katsina 46 (16 nobles et 30 roturiers)⁷¹.

Les ressources

L'État hawsa avait mis au point un système très ingénieux de quadrillage territorial et de taxation procurant aux finances publiques les ressources nécessaires à son fonctionnement. Les sources de revenus étaient au nombre de quatre.

Les impôts, les taxes et les droits de douane

Les impôts, taxes et droits de douane constituaient la source la plus régulière de revenus et comportaient :

- le *kudin kasa* (redevance foncière), qui était versé par les exploitants agricoles. L'unité prise en considération semblait être le *gandum gida* (champ familial). Au Kano, Naguji (vers 1197-1247) fut le premier à avoir fixé à 1/8 de la récolte l'impôt que chaque agriculteur devait verser. Il y avait des taxes aussi bien sur les cultures de plaine que sur les autres, telles que l'indigo et l'arachide⁷² ;
- le *kundin sana'a* (taxe professionnelle), qui était versé par les artisans et les commerçants. Au Kebbi, chaque saunier donnait au Kanta une Calebasse de sel par an⁷³. Avec l'essor de l'artisanat et du commerce, et grâce à la création de corporations, ces taxes pouvaient représenter un revenu substantiel pour l'État ;
- le *kudin hito* (droit de douane), qui était perçu sur certains produits entrant sur le territoire. Au Kebbi, outre ce droit d'entrée, les caravanes allant du Dallol Fogha vers le Hawsa et le Nupe-Gwanja devaient s'en acquitter d'un autre, tout comme celles allant du Hawsa au Gwanja ; par ailleurs, le sel allant vers le Zarmatarye et l'Arewa était soumis à une taxe ;
- le *jangali* (impôt sur le bétail)⁷⁴, était versé par les éleveurs, notamment par les Fulbe. Au Kano, il a été prélevé pour la première fois par Kutumbi (vers 1623-1648) : 280 animaux fournis par 4 groupements, en fonction certainement de l'importance de leurs troupeaux. C'est à

70. H. R. Palmer, 1967, p. 120 et 126.

71. J. Tilho, 1911, p. 519-521. Pour le Damagaram du XIX^e siècle, une liste très détaillée, impressionnante par sa longueur (plus de 50 titulaires) est donnée par A. Salifou, 1971, p. 117-136.

72. Y. B. Usman, 1981, p. 83 ; H. R. Palmer, 1967, p. 101.

73. M. B. Alkali, 1969, p. 103-106.

74. L'auteur pense que ce substantif est formé à partir de *jaba*, prendre, arracher, et sous-entend l'idée d'extorquer ; mais la forme correcte est *jab(u) ngal, janggal*. Sur le Kano, voir H. R. Palmer, 1967, p. 118-120 et 123-124 ; la première mention du *sarkin fullani* est faite sous Shārif, un siècle après, mais rien ne laisse supposer que le titre n'existait pas auparavant.

cette occasion qu'a été créée la charge de *sarkin shanu* (percepteur de l'impôt sur le bétail). Au Kebbi, les Fulbe qui nomadisaient payaient le *kudin haki* (droit de pacage), tandis qu'un dignitaire, le *nono*, collectait le lait et le beurre destinés au souverain.

Les dons

Gouverneurs, dignitaires et autres personnalités envoyaient au souverain un *gaisuwa* (cadeau fait à un supérieur). Quelque aspect que l'on considère, c'était un acte politique par lequel l'intéressé rendait hommage au *sarki*, espérant en retour jouir de ses bonnes grâces. La valeur du cadeau était proportionnelle au rang de celui qui le faisait et, en échange, le souverain⁷⁵ ne manquait pas, à l'occasion, de manifester soit sa satisfaction soit son mécontentement. Le pillage constituait un moyen ordinaire pour se procurer de quoi composer le *gaisuwa*. Ceux qui étaient nommés à des charges élevées faisaient également des cadeaux au *sarki*.

Le butin

Le pillage rapportait des esclaves, des chevaux, du bétail et divers biens. Ces derniers étaient vite consommés, alors que les chevaux et leur équipement augmentaient les capacités de combat. La *Chronique de Kano*⁷⁶ souligne la valeur accordée au cheval entre 1582 et 1623. Vainqueurs des Katsinawa à Garaya, « les Kanawa prirent 400 chevaux et 60 caparaçons; nul ne saurait dire le nombre de morts et de prisonniers ». Peu après, le *wambai* se constitua, certainement au détriment du Katsina, une équipe de 100 cavaliers vêtus de cottes de mailles et une réserve de 1 000 chevaux. Les esclaves, eux, étaient vendus ou répartis dans les grands domaines royaux, dont le Kano offrait encore l'exemple le plus probant: jaloux du *sarkin* Dawaki Magari, Kutumbi se lança dans un raid qui lui permit de laisser, à son retour, 500 esclaves à Indabo, domaine qui lui était réservé.

Les autres ressources

Le *sarki* avait à sa disposition une infinité de mesures pour remplir les caisses de l'État. Un peu partout, lorsque le souverain pardonnait une offense, le bénéficiaire devait payer le *kudin laifi* (taxe de pardon). On peut, grâce à la *Chronique de Kano*, suivre le processus de création des impôts, taxes et autres redevances au profit de l'État. Shārif (vers 1703-1731) instaura sept taxes jugées oppressives, parmi lesquelles une redevance sur le mariage de toute jeune fille. Son successeur Kumbari (vers 1731-1743) augmenta la taxe versée par les négociants du marché de Kasuwa Kurmi à un point tel que celui-ci périclita; l'année suivante, il exigea des érudits une redevance: les Arabes s'en allèrent au Katsina et les Talakawa s'éparpillèrent dans tout le pays.

75. Nazaki fut très satisfait du cadeau que lui fit Wambai Giwa, tandis que Kutumbi, son successeur, n'apprécia pas le geste du *sarkin* Dawaki Mar. Voir H. R. Palmer, 1967, p. 117-118.

76. *Ibid.*, p. 117 et 123; R. M. East, 1979, p. 28

Considérations générales

Le développement du système de la *sarauta* conduisit, pour les besoins de l'édification et de la gestion de l'État, les roturiers et les esclaves aux plus hautes fonctions quand ils jouissaient de la plus grande confiance. Ainsi, dans la région, les esclaves royaux et surtout les eunuques en vinrent à constituer un rouage indispensable de l'État.

Il se créa de ce fait une opposition entre le *mai sarauta* (dirigeant) et les *talakawa* (dirigés) qui s'accrut au point que l'on disait du *sarkin* Kano Kumbari (vers 1731-1743) qu'il « aimait ses conseillers et haïssait le peuple ».

À un moindre degré, les gouverneurs de cités et de régions étaient des opposants potentiels. Les rébellions fréquentes de ceux de Gaya et de Dutse illustrent les nombreuses frictions entre souverain et vassaux dans l'histoire du Kano.

L'aristocratie politique, administrative et militaire constituait un groupe homogène qui s'enrichit grâce à diverses méthodes d'exploitation, allant du prélèvement sur les revenus issus du pillage au cadeau politique, pratiquement obligatoire. Cette aristocratie adopta un genre de vie à la mesure de ses moyens, s'entoura d'un faste indispensable à son prestige, en même temps qu'elle devint difficile à contrôler, à cause de la vénalité et de la corruption. Ce mélange fut favorable à la naissance d'une idéologie qui voulait nier son essence aristocratique, sans pouvoir dissimuler la capacité d'oppression du système, admirablement traduite par les diverses acceptions du mot *iko* (le pouvoir).

Ce système⁷⁷, Diagne le considère comme une monarchie oligarchique caractérisée par une interdépendance étroite entre le monarque et les oligarques. De son côté, critiquant la notion de cité-État, Usman estime que ce qui caractérise l'État hawsa, « c'est l'existence de nombreux centres urbains qui constituent les cellules d'une communauté politique à laquelle les immigrants de diverses origines étaient intégrés pour devenir des Katsinawa, des Kebbawa, des Kanawa, chaque centre maintenant par ailleurs sa personnalité juridique et un certain degré d'autonomie vis-à-vis de la capitale et des autres⁷⁸ ».

Les relations économiques

Une revue très succincte de quelques domaines de la production et de la distribution est indispensable pour mieux comprendre ensuite les rapports sociaux.

L'agriculture et l'élevage

Le pays Hawsa est resté, au cours de la période considérée, avant tout une région de *manoma* (paysans) qui en exploitaient de façon très judicieuse les

77. P. Diagne, 1967, p. 244-252.

78. Y. B. Usman, 1981, p. 53.

potentialités agricoles grâce à des techniques variées (engrais, rotation et association des cultures). Leurs outils étaient aussi nombreux qu'ailleurs en Afrique, avec une gamme de houes adaptées à la nature du sol et à l'usage qui allait en être fait. L'essentiel de la main-d'œuvre provenait de la *gida* (famille élargie) et du *gayya* (système d'entraide). Il convient de signaler la tradition du *bukin duku* (la fête des Mille): il s'agissait de prouver que l'on pouvait atteindre la production de mille gerbes de mil ou de sorgho. On s'y préparait soigneusement sur les plans technique, matériel et psychologique. Si l'on réalisait la performance, on était nommé *sarkin poma* (maître des cultures)⁷⁹.

Le paysan cultivait du mil, du sorgho, du riz, du maïs, de l'arachide, des haricots, du maïs et aussi du coton, de l'indigo, du henné, du tabac et des oignons. Le karité, le tamarin et le *neré* étaient également récoltés, tout comme le miel. La pêche et la chasse étaient des activités largement répandues. Le musc de civette (*jibda*) était prélevé et utilisé en parfumerie.

L'élevage domestique n'était pas négligeable; si les chèvres étaient égorgées à l'occasion de certaines cérémonies, les ânes servaient de moyen de transport, surtout pour les commerçants. Mais le pays Hawsa a attiré de nombreux Fulbe⁸⁰, Azbinawa et Arabes shuwa, pasteurs depuis plusieurs siècles. Des Touareg kel-geres, itesan et kel-tegama transhumèrent vers le nord et le centre du Zamfara pour faire paître leurs troupeaux de chameaux, de chèvres et de moutons pendant la saison sèche, si bien que certains y élurent domicile. Les Fulbe, avec leurs ovins et leurs bovins, s'implantèrent dans plusieurs régions du Katsina (à la confluence de la Karaduwa et du Bunsuru), du Kebbi (à Gulbin Kebbi, Dallol Boso, Fogha, Mauri) et du Zamfara (région arrosée par les rivières Bunsuru, Cagare et Sokoto). Une étroite association entre l'agriculture et l'élevage se créa et de véritables centres d'économie agro-pastorale existaient dans la région d'Ingawa, au Katsina, par exemple⁸¹.

L'artisanat

La variété et le niveau technique de l'artisanat étaient déjà remarquables à l'époque de Léon l'Africain⁸², notamment le travail du fer, du bois et du cuir, la vannerie et la poterie. Quant au tissage et à la teinturerie, ils connurent un essor spectaculaire. La matière première était abondante, surtout pour le fer et le coton, et une forte demande a entraîné l'amélioration de la qualité des produits artisanaux. La spécialisation a été poussée très loin: la maroquinerie semble s'être différenciée de la cordonnerie, tandis que le

79. Sur cette tradition, voir G. Nicolas, 1975, p. 114-117 et p. 297-299; G. Na-Dama, 1977, p. 91-101.

80. Sur les migrations d'une partie des Fulbe dans le Borno et le Hawsa, voir M. Idrissou, 1979. Cependant B. Hama (1968, p. 92-96) affirme que certains Fulbe sont venus directement du Sahara au Soudan central et au moyen Niger en passant par l'Azawad. Les recherches archéologiques menées dans la région d'In Gall-Tegiddan Tesemt ont mis au jour des squelettes de bovins; on dispose d'une seule date, 1435 (voir F. Paris, 1984, p. 1-75). La discussion reste donc ouverte.

81. M. B. Alkali, 1969, p. 34-35, 73 et 113-114; G. Na-Dama, 1977, p. 110-120, 169-184 et 197-199; Y. B. Usman, 1981, p. 64-67 et 73-75.

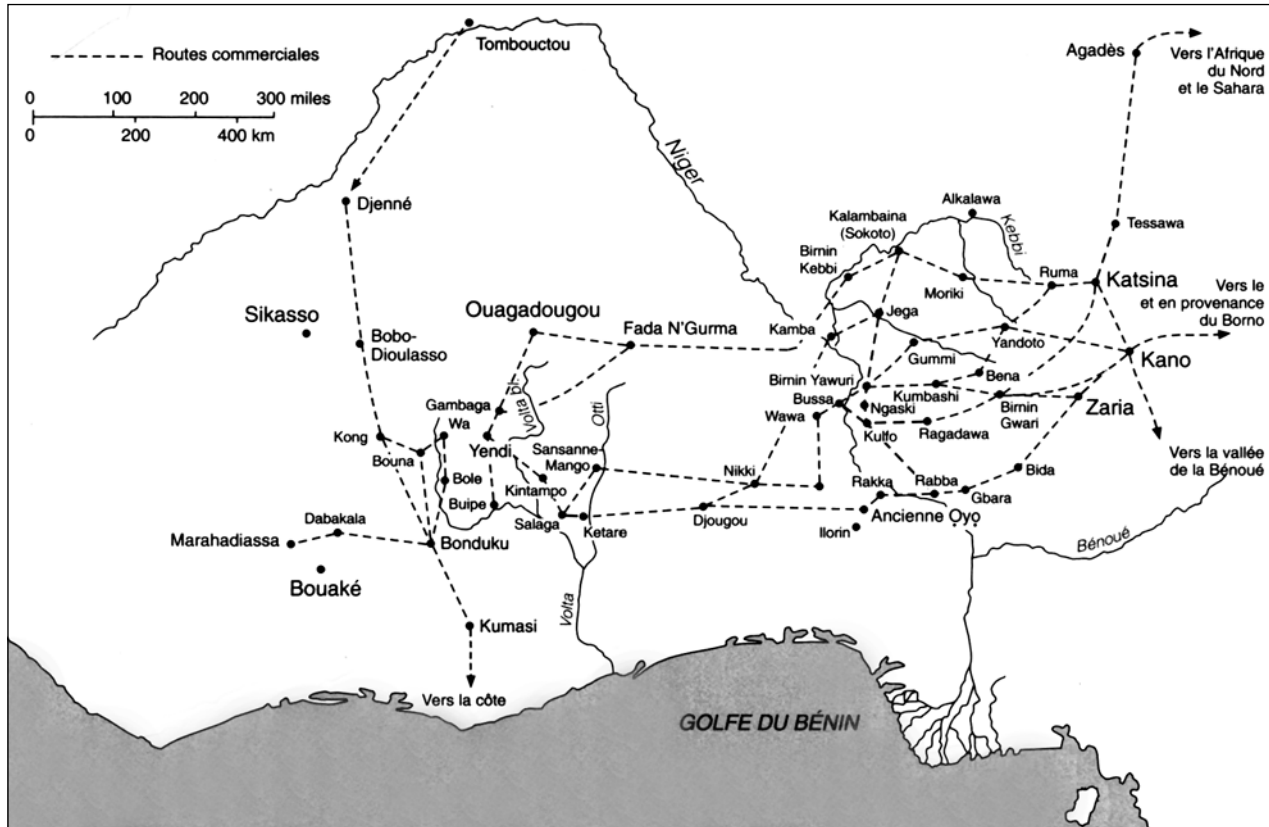
82. Y. B. Usman, 1981, p. 472-479.



16.4. Pagne hawsa appelé *goranka da nono*, littéralement « il y a du lait dans ta gourde ». [Photo: M. Addo.]



16.5. Robe hawsa portée par les hommes, où se manifeste une forte influence islamique. Faite de coton bleu teint à l'indigo et ornée de broderies de soie. [© Werner Forman Archive, Londres, Collection Wallace.]



16.6. Les routes commerciales entre le pays Hawsa et le bassin de la Volta.

[Source: d'après M. Adamu, 1978, p. 58.]

filage, le tissage, la teinturerie, la couture et la broderie devinrent bien distincts; il se créa un système de corporations⁸³ ayant chacune un représentant chargé de ses intérêts et de ses rapports avec l'État.

On note également une tendance à la spécialisation des groupes. Au Kebbi, le tissage et la teinturerie étaient aux mains des Kebbawa; le Zamfara a attiré des tisserands et des teinturiers du Kano. Mais, dans le Kebbi et au Zamfara, les Zoromawa⁸⁴, venus du Macina au XVI^e siècle, étaient spécialisés dans la bijouterie d'argent ainsi que dans la poterie; au Kano cette dernière était l'apanage des Bambadawa.

Les objets fabriqués étaient variés: cuir, sandales, harnachements et selles étaient exportés; les bijoux, qui étaient considérés comme des produits de luxe, étaient achetés par les riches; la qualité des vêtements (tuniques et pagnes) était réputée. Pour ce qui est du tissage et de la teinturerie, le pays Hawsa se classait parmi les régions produisant ce qu'il y avait de mieux.

Le commerce

Le stéréotype du *bahaushe* (négociant)⁸⁵ s'était imposé et on ne saurait minimiser son intégration aux réseaux commerciaux de l'Afrique de l'Ouest et à la classe des commerçants internationaux (Wangara, Jula, Mossi, Kanuri) de la savane. Toutefois, ce sont des surplus agricoles abondants et un artisanat florissant, qui offrait une gamme variée d'objets, qui furent à l'origine de l'activité commerciale du pays Hawsa.

Les marchés avaient une aire d'influence très variable. Certains, d'importance locale, offraient des caractéristiques tant sociales qu'économiques: les jours de marché amenaient, au-delà des échanges, une vie sociale intense faite d'échanges d'informations, de jeux, etc. Plus important était le marché régional, où les produits locaux étaient vendus et les objets importés de première nécessité achetés. Il se situait parfois sur une route commerciale et occupait alors une position privilégiée: le Kebbi, par exemple, veillait sur le Kwanni et le Katsina sur le Tessawa. À l'intérieur du Zamfara, les marchés du Nord et Nord-Est (Baje, Fahai, Birnin, Zamfara, etc.) fournissaient coton, indigo, tabac, oignon et bétail, tandis que ceux du Sud (Kiawa, Jata, Tsohuwar, Barrago, etc.) abondaient en grains. Le haut Kebbi envoyait du fil, des étoffes et des esclaves vers le bas Kebbi qui livrait filets, harpons, peaux et *abara* (grandes pirogues monoxyles)⁸⁶.

L'accroissement du commerce intérieur, conséquence et facteur du développement du pays Hawsa, n'a pas beaucoup attiré l'attention. Cependant, son essor fit augmenter les revenus de l'État grâce au prélèvement de

83. Les plus couramment citées sont celles des maçons, forgerons, tisserands, teinturiers, tonneliers, tanneurs, cordonniers; les barbiers et les bouchers ne sont pas faciles à classer. Le représentant des tonneliers du Kebbi, nommé par le souverain, s'appelait *sakke*, nom très répandu dans toute la savane du Soudan occidental.

84. Il s'agit des Jawambe (une fraction des Fulbe) à qui les Malinke donnent le nom de Jogorame; voir P. J. Shea, 1983, p. 111.

85. Voir H. E. S. Fisher, 1975, p. 84-92 et 1977, p. 269-287; et surtout M. Adamu, 1978 et 1979, p. 60-104.

86. G. Na-Dama, 1977, p. 137-142; M. B. Alkali, 1969, p. 41-42.

diverses taxes et aux nombreux *gaisuwa* que les commerçants devaient faire.

Le commerce extérieur restait entre les mains du pays Hawsa, mais des Azbinawa, des Arabes, des Kanuri et des Wangara y prenaient part. Quand on l'évoque, l'image des caravanes s'impose à l'esprit. Que l'*azalai* allât du Kawār à Gao, que l'*ayari* reliât l'Azbin au pays Hawsa ou que le *fatake* se dirigeât du Kano vers le Gwanja, leur premier souci était de prendre toutes les dispositions pour assurer la réalisation de leur mission⁸⁷. Les mesures de sécurité que chaque souverain prenait sur son territoire pour protéger les caravanes qui payaient des taxes à l'État qu'elles traversaient ont déjà été évoquées.

Avant de présenter la situation d'ensemble des États hawsa, il faut signaler quelques variantes régionales⁸⁸. Au Zamfara, le *karfi* réunissait tout ce que les *sarakunan rafi* (percepteurs de l'impôt sur les pâtures) avaient collecté. Dans cet État, le sel et le natron de Nguru, recueillis sur les rives du lac Tchad, avaient été commercialisés avant le sel de Bilma et celui du Dallol Fogha. De même, le cheval *dan Bahar*, venant du Baḥr al-Ghazāl, très apprécié dans tout le pays Hawsa, était utilisé pour la cavalerie et le croisement avec les espèces locales. Quant au Kebbi, il envoyait du sel vers Nupe, Ilorin et Gwanja, dont il recevait tuniques et noix de kola.

Plusieurs marchés internationaux se situaient à l'intérieur et à la périphérie de la région. Au nord, Agadès et Bilma restaient les centres de liaison avec l'Afrique du Nord; au centre, le Katsina et le Kano servaient de relais dans les relations nord-sud et est-ouest; au sud, Zaria, Birnin Gwari et Birnin Yawuri permettaient aux différents réseaux commerciaux de s'étendre jusqu'au Yoruba, au Nupe, au Borgu et au Gwanja (et à Tombouctou pour Yawuri). La quantité de marchandises qui transitait dans le pays Hawsa était impressionnante.

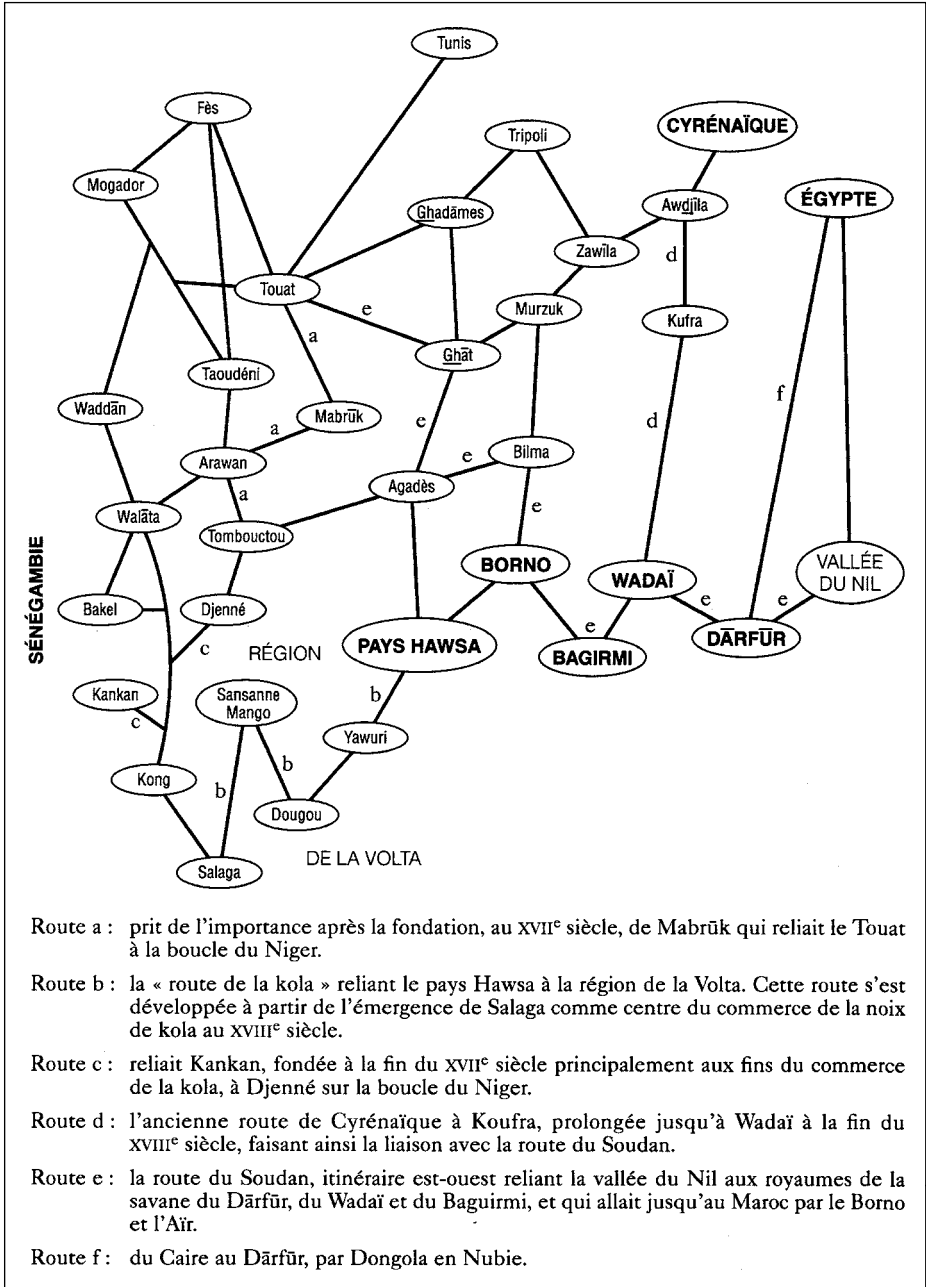
Le Sahara et l'Azbin y envoyaient des produits arabes et européens, notamment des miroirs, du papier, mais surtout des chevaux (de la race *dan Azbin*, dite aussi *bagazam*, de l'Azbin), des chameaux, des dattes, du henné, du sel (*balma*, du nom de la cité de Bilma), des épées, etc. Une partie du sel et des épées ne faisait qu'y transiter à destination du Sud. En contrepartie, le pays Hawsa les approvisionnait en esclaves, vêtements, étoffes, mil, cuirs et peaux, fer, poudre d'or et noix de kola du Gwanja.

Le Borno offrait chevaux (*dan Bahar* ou *bhargazal*), natron, sel, et recevait en échange objets métalliques, poudre d'or et noix de kola du Gwanja.

À destination du Gwanja, du Borgu, du Nupe et du Yoruba, le pays Hawsa exportait sel, épées, condiments, cuirs, peaux, vêtements et tissus, esclaves et chevaux; il en recevait divers produits européens, du fer produit localement, de l'antimoine, des esclaves et des eunuques, des fusils de Nupe (pour le Kano) et des noix de kola du Gwanja pour tous.

87. Pour plus de détails, voir H. E. S. Fisher, 1977, p. 267-269; G. Na-Dama, 1977, p. 149-151.

88. G. Na-Dama, 1977, p. 253-254; M. B. Alkali, 1969, p. 42.



16.7. Représentation schématique des principales liaisons commerciales et caravanières à travers le Sahara et le Soudan occidental et central vers 1215.

[Source : d'après M. Hiskett, 1984, p. 321. Adapté avec l'aimable autorisation de Longman Group UK Ltd.]

Les rapports sociaux

Malgré la très forte immigration en pays Hawsa, le critère ethnique avait perdu sa signification; le critère religieux lui-même était si peu sûr que la défaite de Muḥammad Alwālī est imputée à la profanation du *dirki*⁸⁹. C'est la raison pour laquelle nous distinguerons trois catégories sociales fondamentales.

Les producteurs de biens matériels

Les paysans en constituaient la catégorie sociale la plus importante. L'intensification et l'amélioration de l'exploitation des terres, dissimulées par l'importance des rites agraires mais bien soulignées par la célébration de la fête des Mille, allaient introduire des changements notoires. Jusqu'au XV^e siècle, la main-d'œuvre était surtout constituée par la famille étendue. Or il est clair que certaines populations furent soumises à un statut de type hilotique: les Mazumawa perdirent leur indépendance dès que le Gobir atteignit la région de Birnin Lalle. Par ailleurs, la dispersion des Maguzawa sur ordre de Bugaya et leur réunion par Kukuna⁹⁰ semblent signifier un changement de statut puisque Zanku, leur patriarche, n'était pas un électeur alors que le *sarkin* Mazum devait être consulté, au moins pour la forme; les Maguzawa de Fankui étaient collectivement dépendants, tributaires donc, mais leurs rapports avec l'État étaient différents de ceux qui liaient le souverain, le *sarkin* Kano, à son vassal, le *sarkin* Gaya. La dernière catégorie de main-d'œuvre était constituée par les esclaves.

À côté des paysans venait la grande variété des artisans. Leur spécialisation avait permis d'atteindre les niveaux de qualité déjà évoqués. De très nombreux esclaves exerçaient des métiers artisanaux, à la demande et au profit de leur maître, tout au moins au début.

Un grand nombre d'éleveurs s'étaient sédentarisés, employant des esclaves aussi bien pour la production des céréales que la garde des animaux. Ce processus a accéléré leur intégration à la communauté politique.

Que les producteurs aient été libres, tributaires ou esclaves, ils étaient membres d'une communauté politique et leurs rapports avec l'État étaient codifiés. Une différenciation se marqua progressivement, en fonction de la richesse et de la proximité par rapport à l'appareil de l'État.

Les commerçants

Au XV^e siècle, le Gwanja était relié au Borno par le Kano; quelques années plus tard, les Azbinawa apportaient du sel dans le Gobir, tandis que des commerçants du Gwanja se rendaient au Katsina, où s'installaient des Kanuri et des Arabes. Plus tard, les Kambarin Barebari, originaires du Borno, allaient se distinguer dans le commerce à longue distance, mais la documentation actuelle ne met pas en évidence de spécialisation selon le groupe ethnique. Cependant, les commerçants se divisaient en plusieurs catégories, depuis

89. H. R. Palmer, 1967, p. 127.

90. *Ibid.*, p. 107 et 121.

le grossiste engagé dans le *fatauci* (commerce sur de grandes et moyennes distances) jusqu'au revendeur qui organisait le *kasuwanci* (commerce de détail)⁹¹.

Il s'était constitué un groupe d'*attajirai* (riches commerçants) parmi lesquels, certainement, figuraient les marchands d'esclaves, de chevaux, de noix de kola et de vêtements. Dans le Zamfara⁹², des aristocrates et des commerçants faisaient augmenter la valeur du *gandaye* par leurs esclaves. On manque d'informations sur la production de céréales ou de cultures industrielles (coton par exemple). En revanche, les liens entre commerçants et érudits ont toujours paru très étroits.

Les intérêts communs constituaient le principal facteur d'unité des commerçants; même une éventuelle spécialisation sur une base ethnique ne pouvait s'instaurer que si elle permettait d'augmenter les profits. Les commerçants offraient à l'aristocratie des produits de luxe et n'hésitaient pas à émigrer quand ils s'estimaient trop lourdement imposés; des Arabes quittèrent le Kano pour le Katsina car le Kumbari avait fait augmenter la pression fiscale⁹³.

Entre 1500 et 1800, les différents sous-groupes wangara et les Hawsa ont réussi à relier entre eux les réseaux commerciaux de toute l'Afrique de l'Ouest et à former la bourgeoisie des principales villes, selon Ki-Zerbo⁹⁴. Les commerçants ont continué à s'affirmer en tant que classe, tout en perfectionnant leurs techniques et en véhiculant, à leur profit, la foi islamique.

L'aristocratie

La classe dirigeante englobait les *masu sarauta*, c'est-à-dire tous ceux qui exerçaient, à un titre ou à un autre, une parcelle de pouvoir politique. Elle se subdivisait en plusieurs catégories.

Le *sarki* se trouvait à la tête de la noblesse qui comprenait les familles princières, les familles gouvernant les cités semi-autonomes et les provinces vassalisées, ainsi que les représentants des diverses nationalités, azbinawa, arabe *shuwa* et fulbe en particulier. Exerçant diverses fonctions au sein de l'appareil de l'État, la noblesse tendait à devenir un groupe homogène, dont les liens matrimoniaux renforçaient la cohésion: 'Abdullāh Barja (1438-1452) fut le premier souverain du Kano qui ait épousé une fille du *sarkin* Dutse, une du *sarkin* Shira, une du *sarkin* Kano et une du *galadima*⁹⁵.

Tous les dignitaires nommés par le *sarki* pour assurer le fonctionnement de l'État formaient la deuxième catégorie. D'origine roturière ou servile leur position leur donnait accès à la richesse et à la considération, à cause des cadeaux qu'ils recevaient mais, surtout, des opérations de pillage. Parfois, ils

91. *Ibid.*, p. 109-111; M. Adamu (dir. publ.), s. d.c.; UNESCO, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. IV, p. 323.

92. G. Na-Dama, 1977, p. 147-148.

93. H. R. Palmer, 1967, p. 124.

94. J. Ki-Zerbo, 1978, p. 175.

95. H. R. Palmer, 1967, p. 110.

remplissaient des fonctions militaires essentielles⁹⁶. Le *wambai* Giwa, ayant décidé d'agrandir la ville de Kano pour faire plaisir à Nazaki (vers 1618-1625), «chaque jour venait sur le chantier avec un millier de plats de nourriture et cinquante bœufs jusqu'à la fin de la construction»; il fut destitué par le *sarki* suivant. Cette catégorie de l'aristocratie finit par contrôler l'État. Par exemple, elle poussa Muḥammad Nazaki à se rebeller contre le Katsina et elle s'opposa à l'attaque contre le Katsina projetée par Zaudai. Le déclin du Kebbi commença à partir du moment où les dignitaires exerçant des fonctions militaires s'étaient tellement enrichis qu'ils se désintéressèrent des affaires de l'État.

L'aristocratie, en premier lieu les princes et les esclaves royaux, confisquait les biens des *talakawa*, en particulier lorsque le souverain montrait des signes de faiblesse.

Deux aspects nous semblent dominer la question des rapports sociaux. La vente de Noirs par certains souverains et la participation du Kawār et du Zawāla à la traite des esclaves sont soulignées par al-Ya'kūbī dès 891. Par ailleurs, au sujet du *mai* du Kānem, Arku (vers 1023-1067), on peut lire: «Pensant un jour à l'abondance de ses esclaves, il en installa 300 à Dirkou, 300 à la mosquée de Saguedine et 300 à Zaylan.» Tels semblent être les premiers indices⁹⁷ de l'exportation à partir de la région et de l'utilisation interne des esclaves. Au Kano⁹⁸, Tsamia (vers 1307-1343) refusa 200 esclaves que les adeptes de la religion traditionnelle lui offraient, mais le Kwararafa fut contraint d'en livrer à Yaji (vers 1349-1385) et à son fils Kanajeji (vers 1390-1410). 'Abdullāh Barja (1438-1452) étant sur le point de partir en guerre, le *galadima* Dawuda le pria de se reposer et alla guerroyer à sa place: «tous les deux mois, il envoyait un millier d'esclaves au *sarkin* de Kano qui, lui, lui faisait parvenir tous les jours des chevaux, des vêtements et des caparaçons». À la fin de la campagne, il avait réuni 21 000 esclaves répartis dans 21 villages, tous baptisés *indabo*. Contrairement à l'opinion d'un spécialiste⁹⁹ qui y voit un déplacement de population, on se trouve en présence d'une véritable expédition, bien organisée et rentable. Une preuve en est fournie par l'apparition de la catégorie des Indabawa (Rumfa enlèvera leurs filles) distincts des Maguzawa: on doit même dire que le terme *indabo* rappelle le soninke *debe*, le fulfulde *debeere* et le songhay *dabey*. Les *indabo* se consacrèrent à des activités de production artisanales et surtout agricoles. Au Katsina, la cité de Tsagero était un domaine royal dans lequel on maintenait de grands effectifs d'esclaves; des princes y étaient même envoyés¹⁰⁰. Les villes de la zone de Gozaki, au sud, intensifièrent leurs relations avec Kano et Zazzau (Zaria): la culture du coton dans les

96. *Ibid.*, p. 117 (Kano); D. M. Hamani, 1975, p. 85 (Kebbi); G. Na-Dama, 1977, p. 351 (exactions).

97. J. M. Cuoq, 1975, p. 49; D. Lange, 1977, p. 67.

98. H. R. Palmer, 1967, p. 103-112.

99. M. Hiskett, 1984, p. 101-102.

100. Y. B. Usman, 1981, p. 43-49; P. E. Lovejoy, 1983, p. 113.

grands domaines que comptait la région finit par dépendre des esclaves importés de Zazzau, une partie du coton étant exportée vers Kano.

Qu'il ait été une marchandise, un serviteur, un haut fonctionnaire ou un producteur dépendant, l'esclave a joué un rôle dans l'essor de l'économie et l'édification de l'État dans la région. Mais la question de l'exportation doit être étudiée en fonction de l'origine de la demande en Europe et même en Orient, avant même que le commerce atlantique commence à revendiquer sa part. La contribution de l'esclavage à la prospérité de la région sera mieux dégagée lorsqu'on l'aura distingué de toutes les autres formes de dépendance. De ce point de vue, le passage du statut de *bawa* (captif) à celui de *bacucane* (esclave né à la maison) se rencontre dans d'autres régions de la savane: le *woloso* (mandingue), le *forso* (songhay) et le *dimaajo* (fulfulde) étaient les équivalents du second terme hawsa. La recherche devrait se pencher sur l'évolution de l'esclavage au cours de cette période où le développement des rapports marchands simplifia la stratification sociale. Il y a déjà quelques éléments de réponse, et on ne peut dire que le sort de l'esclave était préférable à celui du *talaka*¹⁰¹.

On peut considérer que les *masu sarauta* (aristocrates) s'opposaient aux *talakawa* qui étaient des producteurs libres mais sans aucun pouvoir politique. Au fur et à mesure que l'aristocratie, les lettrés et les commerçants s'enrichirent, la distinction glissa pour se faire, au niveau économique, entre les *masu arziki*, ou *attajirai* (les riches) et les *talakawa* (les pauvres). Le *bawan sarki* (esclave royal) cessa d'être un *talaka* tant sur le plan politique qu'économique. Il en résulta une clarification de la situation car les différences ethniques et religieuses, reléguées au second plan, laissaient face à face les détenteurs du pouvoir et les citoyens de deuxième catégorie.

La culture et la religion

L'évolution politique et économique entraîna de nombreuses transformations dans le domaine de la culture. Sur le plan matériel, par exemple, l'architecture s'améliora, et les cités rivalisent encore aujourd'hui par leurs styles. Dans le domaine de la musique, certains instruments se sont imposés (*kakaki*, *algaita*) tandis que les orchestres étaient intégrés au cérémonial royal: on ne peut que remercier les lettrés d'avoir mentionné quelques *kirari* (chants de louanges) dédiés à des souverains et à des personnalités du Kano. Dans ce domaine, le pays Hawsa se caractérisait à la fois par sa richesse et son unité culturelles, résultant d'une homogénéisation qui a fait du guber, sous le nom de *hawsa*, l'un des plus grands véhiculaires africains¹⁰².

101. F. Cooper, 1979. Voir également la bibliographie donnée par P. E. Lovejoy, 1983. Une attention spéciale est accordée à l'Empire songhay par L. E. Kubbel, 1974; ses réflexions présentent un grand intérêt pour toute la savane. La présence du terme *talaka* dans de nombreuses langues africaines (tamajaq, kanuri, hawsa, fulfulde, songhay, gulmanceba, moore, etc.) doit être relevée. Il correspond à peu près au *badolo* du Takrūr. Mais dans le Takrūr et dans le Kebbi, deux expressions soulignent la place de l'agriculture dans l'économie de la savane: les *samba remooru* et les *bakabban kumbu* sont tous des paysans retournés à la terre.

102. J. Léon l'Africain, 1956, vol. I, p. 16.

En ce qui concerne la religion, au début du XVI^e siècle l'islamisation se limitait aux commerçants et à l'élite politique qui s'en servait pour consolider le pouvoir central. Or la fin de la période sera marquée par une accentuation de la lutte ouverte entre l'aristocratie politique et les érudits¹⁰³, la *Chronique de Kano* et la *Chronique des Wangarawa* permettent de suivre, de l'intérieur, l'évolution de leurs rapports.

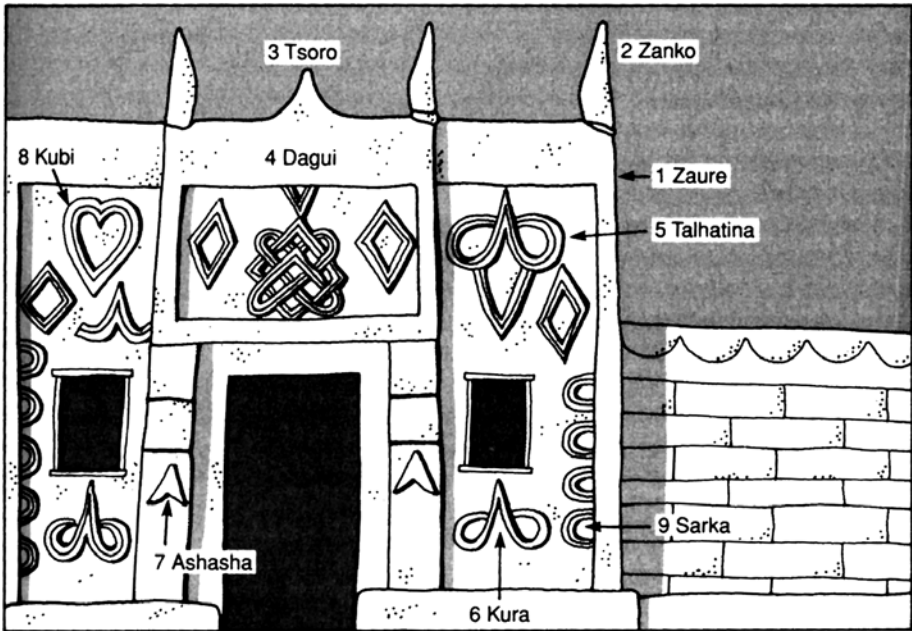
Il y eut une affluence forte et régulière de savants à Kano¹⁰⁴. Sous le règne de Kisoki (1509-1565), plusieurs érudits arrivèrent. Le premier, Shaihu Ba-Tunashe, apporta le livre *Ashafa*, accueillit l'année suivante un étudiant du *Zazzau* qui devint son principal disciple, demanda et obtint la construction par le souverain d'une mosquée pour le sermon du vendredi pour les Rumawa. Quant au deuxième, Dan Gwarandume, il élut domicile là où Abū Bakr Kado, le successeur de Kisoki, avait lu le livre cité plus haut. Le troisième, Shaihu Abdussalami, introduisit trois livres. Abū Bakr, qui obligea les princes à apprendre le Coran, fut le premier à en avoir lu un. Puis ce fut un groupe de trois frères venu du Borno: Shaihu Kursiki refusa le poste de *kādī*, que Magume accepta, Kabi restant un simple érudit. Trois autres, Watasanu, Buduru et Kudu, vinrent par la suite. Sous le règne d'Abū Bakr Kado (vers 1565-1573), immigra un second groupe d'érudits formé de Tama, Malam Shārīf, Getso et Wuri; ils venaient du Baguirmi (ou de Lagumi selon certaines sources), avaient séjourné d'abord au Katsina avant de s'installer à Godiya, où Tama, le leader, se maria. Muḥammad Zakī (vers 1582-1618) épousa une fille de Tama et fit instaurer le culte du *cokana* et du *dirki* avant d'attaquer le Katsina. C'est à cause des érudits que les Katsinawa ne saccagèrent pas le Kano. Cependant, celui-ci attaqua à son tour un matin où l'on célébrait la fête de *Ramādān* et fut victorieux. Finalement, les érudits négocièrent la paix entre le Kano et le Katsina entre 1648 et 1651. Le Kano occupait donc une place privilégiée à cette époque, attirait beaucoup d'érudits dont au moins un tiers venait du Borno. Ils apportaient des livres et, souvent, avaient beaucoup voyagé. L'un d'eux, Kursiki, resta éloigné du pouvoir tandis que l'autre, Tama, devint le beau-père du souverain.

À Birnin Katsina¹⁰⁵, on pouvait distinguer plusieurs groupes qui descendaient de Wālī Abū 'Abdullāhī b. Masānī, de Malam Buhārī (qui avait décliné une invitation à s'installer dans la capitale), de Malam 'Uṭhmān (venu du Borno), etc. Dans d'autres cités, vivaient de très nombreux lettrés, différents par leurs antécédents, leur ethnie et leur lieu d'origine. Cette intelligentsia, répartie sur un territoire dont la population et les dirigeants se considéraient comme islamisés, n'assumait aucune haute responsabilité dans le gouvernement: consciente d'être un groupe à part, elle garda ses distances à l'égard du pouvoir.

103. H. E. S. Fisher, 1975, p. 92-97; R. A. Adeleye, 1971, p. 596-601; S. A. Balogun, 1980; M. Hiskett, 1984, p. 68-109.

104. H. R. Palmer, 1967, p. 112-116 et 120-122.

105. Y. B. Usman, 1981, p. 71-76.



16.8. La façade décorée d'une maison de Birni à Zinder.

Significations de la décoration « parlante », données par le maître artisan de Zinder, Dandibi, et consignées par son neveu, Cheffou Malam.

1. Le vestibule : *zoure*.
2. Les cornières : *zanko* (la crête du coq) est le nom d'un type de tresse fait de cheveux de femmes.
3. Le pignon du fronton : *tsoro*, la tresse du lutteur (à laquelle est attachée son talisman) qui effraie l'ennemi.
4. L'entrelacs qui décore le fronton : *dagui* est le terme utilisé pour désigner les broderies des robes portées par les hommes hawsa — l'empreinte du lion —, signe qui indique les espoirs de grandeur.
5. La croix d'Agadès : *talhatina*, ce bijou des orfèvres hawsa au service des maîtres touareg devait être interprété comme un symbole de fécondité par Jean Gabus.
6. Le signe placé sous chaque fenêtre : *kura* (l'hyène) représente le crochet auquel on suspend un gobelet.
7. La lame de l'épée, *ashasha*, de chaque côté de l'entrée, est placée sur les piliers appelés *dogari*, les gardes du prince.
8. *Kubi* : symboles tirés des jeux de cartes — apport personnel de Dandibi.
9. Motif de broderie connu sous le nom de *sarka*, qui est un des principaux thèmes de la décoration traditionnelle (comme on le voit dans le palais du sultan à Daura, berceau du peuple hawsa). On l'appelle aussi *durgusum taguwa*, ou lanières de fils.



16.9. Pages décorées d'un Coran hawsa en miniature, fin XVII^e-début XVIII^e siècle.
[© Werner Forman Archive, Londres, collection privée.]

La particularité du Zamfara¹⁰⁶ résidait dans le fait que l'islam s'y était implanté tardivement, probablement parce que la plupart de ses centres urbains étaient éloignés des grandes cités et des routes caravanières du Soudan central. Néanmoins, il est possible que des érudits kanuri aient participé à la conversion du souverain à l'islam. Contrairement aux autres États, l'*imām* d'Anka bénéficiait d'un véritable fief; sa demeure était un sanctuaire et un lieu de refuge pour quiconque encourait la colère des dirigeants. Trois autres fonctions étaient réservées aux érudits: le *limanin ciki* était responsable de l'éducation de la famille royale, tandis que le *dan kodo* et le *dan dubal* étaient des conseillers aux affaires religieuses, les gardiens de l'histoire du Zamfara et chargés de prier pour la victoire de l'armée. Le premier souverain musulman régna vers 1670 et Babba (vers 1715) fit faire la prière par 100 lettrés pour le succès du Zamfara contre le Kebbi.

Pour ce qui est de leurs revenus, les érudits comptaient sur la générosité de l'aristocratie qui participait à leur confort matériel et, certainement, leur offrait de l'argent. Cependant, l'objectivité des lettrés est difficile à prendre en défaut, même lorsqu'il s'agit de leur propre situation. Ainsi, le *shaykh* 'Abd al-Rahmān Zagaiti¹⁰⁷ fit des prières pour que ses descendants soient des puits de science et qu'ils puissent devenir les conseillers du souverain; Rumfa donna à chacun des deux fils du *shaykh*, deux domaines, tandis que le *wambai*, résidant à Karaye, gratifia Habībullāhi, le troisième fils, d'un fief, en récompense de ses bénédictions. On peut en conclure qu'à Kano au moins, les érudits pouvaient bénéficier des revenus de grands domaines.

106. G. Na-Dama, 1977, p. 185-187 et 320-326.

107. M. A. al-Hajj, 1968, p. 11 et 14. Seul le professeur Hunwick a essayé de retrouver le Wangara (Diakhite?) dont le chroniqueur voulait transcrire le nom; voir J. O. Hunwick, 1971, p. 278.

Leur esprit critique se reflète aussi dans la *Chronique de Kano*¹⁰⁸. Muḥammad Shārif (vers 1703-1731) avait instauré sept mesures relevant du *zalunci* (injustice), parmi lesquelles le relèvement constant du taux de l'impôt, la taxe sur le mariage des jeunes filles, etc. Son successeur, Kumbari (vers 1731-1743), exigea des érudits qu'ils paient un impôt. À cause de cela, les Arabes s'en allèrent au Katsina (où régnaient la paix et la prospérité) et les *talakawa* désertèrent la cité.

Les fréquents déplacements des érudits et l'introduction des livres ont déjà été avancés pour expliquer l'éveil intellectuel de la région. Mais c'est forcément à l'existence de centres d'enseignement et, surtout, à l'usage de l'*ajami* à Kano et au Katsina au XVI^e siècle que l'on doit cet éveil. En effet, une *madrassa* avait été créée à Katsina après le passage d'al-Balbali¹⁰⁹ et il est probable que l'usage de l'*ajami* n'ait pas encore été en vigueur au début du XVI^e siècle, encore que, selon certains, il était introduit sous le règne de Rumfa. Les érudits écrivaient en arabe, fulfulde et hawsa. Or, entre 1500 et 1800, l'appartenance à la même communauté politique, l'urbanisation et le développement économique, les mouvements de population, l'essor de l'enseignement et de la littérature, tous ces éléments ont accéléré la simplification des rapports sociaux. Les exemples du Kano, du Katsina et du Zamfara démontrent que le lieu d'origine des érudits est plus facile à déterminer que leur groupe ethnique: l'est (Borno) occupait la première place au Kano et au Zamfara, tandis que l'ouest (Malle au sens large) prédominait au Katsina. Priant pour la victoire militaire ou consultés sur des questions juridiques, rejetant les sollicitations ou conseillers écoutés, les érudits en vinrent à peser de façon déterminante dans la vie sociale, notamment à travers les *wa'zi* (sermons). Plusieurs noms méritent d'être cités. Au Zamfara¹¹⁰, parmi les plus célèbres, on a retenu Ramaḍān b. Aḥmadu (un Fezzanais), Hashīmu Bazanfane (un maître de Shehu 'Uṯmān), Maman Tukur dan Binta et al-Mustafa Gwani, un Kanuri qui affronta 'Uṯmān, en voyage dans le Zamfara, sur la présence simultanée des hommes et des femmes lors des sermons.

Deux noms se détachent dans le Katsina¹¹¹: Abū 'Abdullāhi b. Masānī b. Muḥammad al-Barnāwī al-Kaṣhīnawī (vers 1595-1667), né à Katsina de parents bornoans, et celui que les traditions locales considèrent comme son élève, Muḥammad al-Sabbāgh al-Kaṣhīnawī, plus connu sous le nom de Dan Marina, très actif vers 1650. Ils furent tous les deux à l'origine d'une véritable renaissance intellectuelle qui allait s'exprimer dans le poème composé par Dan Marina, à la gloire du *mai* 'Alī, vainqueur du Kwararafa vers 1680. On doit signaler également Muḥammad al-Kaṣhīnawī, mort vers 1741, dont beaucoup d'ouvrages ont subsisté, ainsi que Muḥammad b. 'Abd al-Mahman al-Barnāwī, mort vers 1755, dont les travaux inspirèrent 'Uṯmān.

108. H. R. Palmer, 1967, p. 123-125. La version hawsa y apporte des corrections importantes.

109. M. Hiskett, 1984, p. 80-83.

110. G. Na-Dama, 1977, p. 252 et 325.

111. I. Dankoussou, 1970, p. 38-52; Y. B. Usman, 1981, p. 71-72 et 1983, p. 199-200; M. Hiskett, 1984, p. 81-82; A. M. Kani, dans M. Adamu (dir. publ.), s. d.c.

Cependant, c'est incontestablement Malam *Djibrīl* dan 'Umaru qui se détache du groupe¹¹². Né et mort dans l'Adar, ayant effectué plusieurs pèlerinages, cet érudit au savoir encyclopédique était préoccupé par la réforme de l'islam au Soudan: après un échec chez les Touareg de l'Adar, il se rendit auprès des princes hawsa dont il souleva l'hostilité. Il eut comme élèves 'U^ḥmān ('Usmān) et 'Abdullāhī dan Fodio. Malgré ses critiques à l'égard de certaines prises de position de *Djibrīl*, 'U^ḥmān se considérait comme son disciple et continuateur. La seconde moitié du XVIII^e siècle fut marquée par une activité intellectuelle débordante et des discussions entre érudits, simple forme de contestation de l'ordre établi par les *masu sarauta*.

Conclusion

À la veille du *djihād*, les rapports entre États s'étaient considérablement apaisés. Le Kebbi et le Zamfara avaient été vaincus, mais les autres étaient confrontés à de graves difficultés. Au Kano, la paix et la stabilité alternaient au rythme de deux désaccords très sérieux entre le *sarki* et les dignitaires: ceux-ci interdirent à Babba Zaki (vers 1768-1776) de résider à Takai tandis que Muḥammadu Alwālī (vers 1781-1807) refusa de leur donner les 40 bovins destinés au *dirki* qu'il fit massacrer à coups de hache. Dans le Gobir, Bawa (vers 1777-1789) instaura pour la première fois l'impôt sur une variété de maïs et quelques éleveurs de cet État durent y payer le *jangali* à plusieurs reprises au cours de la même année. Deux crises dynastiques secouèrent le Katsina en 1767 et 1796. On note donc un peu partout des risques d'instabilité provenant de la résistance des dignitaires, une plus grande tyrannie et une opposition larvée des *talakawa*. Le pouvoir politique avait atteint un seuil d'oppression qui n'épargnait pas les érudits; eux seuls osaient, ouvertement, combattre l'ordre établi¹¹³.

L'historiographie du Soudan central se dégage peu à peu de l'apologie du *djihād* pour se pencher sur les transformations intervenues au cours des périodes antérieures.

Sur le plan économique, on a exagéré l'immobilisme apparent qui semblait caractériser la période s'étendant de 1600 à 1790. Il est vrai que ni la roue ni le moulin à vent n'étaient utilisés et le fusil était même dédaigné. Mais, déjà vers 1582-1586, les « Takrouriens » de Gao discutaient âprement avec des « Soudanais » qui prétendaient que Kano était plus importante et plus grande que Gao¹¹⁴. Et malgré de très nombreuses catastrophes naturelles¹¹⁵, la région connut un développement extraordinaire, expliqué trop souvent par

112. D. M. Hamani, 1975, p. 136-141; A. M. Kani, dans M. Adamu (dir. publ.), s. d.c.

113. H. R. Palmer, 1967, p. 126-127; R. M. East, 1979, p. 42-43; G. Na-Dama, 1977, p. 396-402; M. A. al-Hajj, 1979; Y. B. Usman, 1981, p. 84-99.

114. Sur l'immobilisme, voir H. E. S. Fisher, 1975, p. 66-67. Sur la discussion au sujet de Kano et Gao, voir M. Ka'ti, 1981, p. 262.

115. Entre 1539 et 1564, 1639 et 1688, 1697 et 1715, 1729 et 1750, par exemple; voir J. Maley, 1981, p. 57-81; P. E. Lovejoy, 1983, p. 69-70.

le commerce : celui-ci s'intensifia grâce à l'intervention, sous diverses formes, de l'État. Cependant, on ne devrait pas sous-estimer les progrès réalisés dans les secteurs de la production et de la transformation : ils valurent à la région une réputation telle que rapidement de nombreuses missions européennes s'y rendirent, sous couvert de motifs scientifiques (problème du cours du Nil et du Niger par exemple).

Sur le plan politique, malgré les conflits armés, aucun État n'a disparu au cours de la période. Le Ghana, le Mali et le Songhay se sont effrités, peut-être parce qu'ils étaient des empires ; le Kānem-Borno, qui en était un, a joui d'une longévité remarquable. Entre les deux, le succès économique du pays Hawsa a relégué à l'arrière-plan la grande stabilité de l'État en tant qu'institution. Son caractère bureaucratique et oppressif a été mis en valeur par les mesures introduites par Shārīf à Kano. L'une d'elles est appelée *kwaro* ; nombreux sont ceux qui en ignorent la traduction. Si l'orthographe est correcte et si la lecture est bonne, c'est un terme vieilli signifiant « échanger une pièce de monnaie contre des cauris » : ceux-ci ayant été introduits dans le pays Hawsa sous le règne de Shārīf, il en aurait imposé la circulation. Un auteur a fait une fausse interprétation du mot *kwaro* (sans doute à cause d'une faute d'imprimerie) : il a pensé qu'il s'agissait de la taxe sur les produits de la cueillette, payée dans le Damagaram par exemple. Quelle que soit l'interprétation retenue, il faut relever la minutie de la gestion de l'État hawsa. C'est ce qu'atteste la clairvoyance de Muḥammadu Alwālī qui avait accumulé dans son palais des réserves alimentaires en prévision de troubles et de famines, mais il ne put éviter celles-ci¹¹⁶. En fait, l'appareil de l'État était efficace et peu de modifications y seront apportées par les régimes suivants.

116. H. R. Palmer, 1967, p. 125 ; R. M. East, 1979, p. 37-38.